

@

Théodore DURET

VOYAGE EN ASIE...

LA CHINE

La Mongolie

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

à partir de pages extraites de :

VOYAGE EN ASIE

par Théodore DURET (1838-1927)

Lévy Frères, éditeurs, Paris, 1874, de 368 pages.

Extrait présenté : La Chine, la Mongolie, pages 65-160.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
novembre 2012

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

- I. — Shangai. Arrivée à Shanghai — Le Yang-Tse. — Les Européens à Shanghai. — Leur commerce avec la Chine.
- II. — Han-kau. Vou-Tchang, Han-Kau et Han-Yang, leur population exagérée. — Les yamens. — Le bâtiment des examens. — Saleté repoussante. — Les femmes. — La campagne couverte de tombeaux.
- III. — Nankin. Nankin détruite par les Taë-Pings. — La tour de porcelaine, un amas de décombres. — Les Taë-Pings. — Ils établissent le siège de leur empire à Nankin. — Ils sont exterminés par les Impériaux.
- IV. — Yang-chau. Ching-Kiang. — Grand nombre des bateaux. — Les bateaux de guerre. — Le grand canal. — Yang-Chau détruit par les Taë-Pings. — Souvenirs de Marco-Polo.
- V. — Pékin. Le Peï-Ho. — Tien-Tsin. — Départ pour Pékin. — Routes affreuses et charrettes abominables. — Arrivée à Pékin. — Pékin ville délabrée. — L'architecture chinoise. — Les tombeaux des Mings. — Les environs de Pékin.
- VI. — Dolanor. Départ pour la Mongolie. — Préparatifs de voyage. — Les routes. — Les auberges. — La grande muraille à Kou-peï-Kau. — Jehol, résidence d'été de l'empereur. — Arrivée à Dolanor. — Coutumes locales. — Temples et couvents de lamas.
- VII. — Pékin. Le steppe. — Les tentes mongoles. — Les Mongols. — Sandachiemba. — La grande muraille au-dessus de Kalgan. — La muraille intérieure. — La passe de Nan-Kau. — Rentrée à Pékin.
- VIII. — Pékin. Les boutiques de curiosités. — Nous collectionnons les bronzes chinois. — Antiquité des bronzes chinois. — Style nouveau introduit avec le bouddhisme.
- IX. — Pékin. État politique et social de la Chine. — La démocratie. — L'omnipotence de l'empereur. — L'échelle administrative. — Causes de l'immobilité de la Chine. — Les lettrés et les examens. — Les livres classiques. — Le culte des ancêtres.
- X. — Pékin. Le degré de civilisation des Chinois. — Conception rudimentaire en politique et pour l'organisation de la famille. — État d'infériorité de la femme. — Différence dans l'intelligence européenne et l'intelligence chinoise. — Les Chinois manquent d'imagination. — Leurs inventions surtout de l'ordre matériel.
- X. — Canton. Impression que produit Canton. — Les Chinois travailleurs infatigables. — Costume simplifié des Cantonais. — Multitude des bateaux. — Macao et Hong-Kong. — Les rapports entre les Européens et les Chinois.

AVANT-PROPOS

@

J'ai cherché à écrire un Voyage qui eût une physionomie neuve. J'ai donc systématiquement évité de parler d'une foule de choses qu'ont décrites les voyageurs venus avant moi. J'ai de même passé, sans m'appesantir, sur ces points de la côte qui sont aujourd'hui d'un accès tellement facile que chaque jour nous en apporte des nouvelles. Ayant pénétré dans des parties intérieures du pays d'un accès pénible et par conséquent peu ou point visitées, c'est sur elles que j'ai étendu mon récit. Si l'on découvre des ruptures dans le fil de mon itinéraire, on voudra donc bien penser quelles sont intentionnelles.

Je préviens aussi le lecteur qui s'attendrait à trouver ici des aventures romanesques et des récits merveilleux, qu'il sera détrompé. Le merveilleux est, comme la poésie, une création que les conteurs et les poètes tirent de leur propre fonds et dont ils colorent la trame des choses réelles. Je crois qu'aucun de ceux qui ont voyagé ne me contredira : le merveilleux et les choses extraordinaires que, sur la foi des voyageurs à imagination, on s'attend à trouver sur la route, à mesure qu'on touche les lieux, s'évanouit. Je n'ai donc point introduit l'imagination dans mes récits, je les ai écrits dans la donnée purement réaliste ; ce que j'ai décrit, j'ose dire que, si on passe après moi, on le trouvera.

Je m'aperçois cependant qu'à continuer sur ce ton j'en arriverais à vanter moi-même mon livre, et, sans plus de préface, je laisse le lecteur débarquer en Asie.

I

SHANGHAÏ

@

Arrivée à Shanghai — Le Yang-Tse. — Les Européens à Shanghai. —
Leur commerce avec la Chine.

Février 1872

p.065 Le contraste le plus complet attend le voyageur qui, venant du Japon, arrive en Chine par Shanghai. Il a traversé la mer intérieure du Japon, toute bordée de magnifiques montagnes, il vient de quitter Nagasaki, entourée de hauteurs pittoresques et charmantes, et il aborde une côte absolument plate, à peine visible, dont la ligne monotone n'offre à la vue que quelques arbres rabougris. Au Japon, il était dans des eaux bleues ; ici, à cent milles au large, la mer commence à jaunir, et dans le Yang-Tse il p.066 n'y a plus que des eaux troubles et boueuses. Cependant le Yang-Tse impressionne tout d'abord par sa grandeur. C'est un des plus grands fleuves du monde ; sorti du Thibet, il traverse la Chine dans toute sa largeur. À son embouchure, il roule un énorme volume d'eau, et teint toute la mer de sa couleur. Ce sont les dépôts apportés par lui et lentement accumulés qui ont formé le pays ; la terre, tant elle est basse, paraît encore imparfaitement dégagée de ses eaux. Sur les deux rives du Yang-Tse, le pays est coupé de canaux et de cours d'eau ; à gauche en venant de la mer, se trouve une rivière particulièrement large et profonde, le Whampou, sur laquelle est situé Shanghai.

Shanghai est la métropole du commerce européen en Chine. Shanghai a depuis longtemps dépassé, comme chiffre d'affaires, tous les autres ports. Sa prospérité croît sans cesse ; il est vrai que sa situation est sans rivale. À l'embouchure du Yang-Tse, elle monopolise les affaires qui, par ce fleuve et ses affluents, se font avec l'intérieur, de même qu'elle sert de point de distribution pour les ports du nord. Shanghai possède tout l'outillage des plus grands centres commerciaux

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

d'Europe. Les grandes ^{p.067} banques, les grandes compagnies de navigation, de télégraphe, les sociétés d'assurances y sont au service de maisons de commerce nombreuses et puissantes.

Quand on arrive à Shanghai, que de loin on découvre sa rivière, couverte de navires à vapeur, qu'on voit se développer en fer à cheval un quai bordé de magnifiques maisons, on se demande si l'on est bien véritablement en Chine et à l'extrémité de l'Asie ; et de fait à Shanghai on est aussi peu en Chine que possible. Ce n'est pas qu'en haut de la rivière, à côté de la colonie européenne, il n'y ait une ville chinoise à laquelle on donne même deux ou trois cent mille habitants ; mais on ne s'aperçoit presque point de son existence, car personne n'y va. Les Européens restent dans leur propre ville, dont les rues vastes et spacieuses, les maisons avec cours et jardins, leur donnent tout l'espace nécessaire pour se mouvoir. On ne trouve la Chine au milieu des Européens que sous la forme d'une multitude de gens de service entretenus par eux, *compradores*, coulies, porteurs, bateliers, domestiques de tout genre et de tout ordre.

Ce sont les Anglais qui dominent à Shanghai, ^{p.068} comme dans tous les ports de Chine. Leur langue est en usage général et sert pour ainsi dire de langue commune aux hommes des diverses nationalités. L'influence prépondérante qu'ont ici les Anglais, ils la doivent à leur commerce ; ils ont en effet dans la main la plus grande partie des affaires.

Le commerce de la Chine avec le dehors est arrivé à prendre des développements considérables. Dans l'avenir, il grandira encore sans doute. Cependant il n'est guère probable que les échanges avec la Chine atteignent jamais les proportions que rêvent certains esprits. La Chine, comme tous les pays d'Asie, est un pays pauvre ; il n'y a pas de pays en Europe, pour arriéré qu'il soit, qui, comme puissance de production et comme richesse accumulée, ne soit en dehors de toute comparaison avec elle. Le Chinois a peu de besoins, il produit peu et consomme peu ; c'est un mauvais client pour l'Européen, qui, lui, produit beaucoup, qui consomme beaucoup et qui a toutes sortes de

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

besoins. Telles que les choses se passent, la Chine n'a à donner à l'Europe que deux produits de son sol : le thé et la soie, et celle-ci lui en achète tous les jours davantage. En échange, le ^{p.069} Chinois n'a presque aucune envie de la masse de choses que l'Européen fabrique et qu'il peut offrir ; aussi ne prend-il guère au dehors que des métaux, des tissus de laine et de coton, et avec cela du poison, de l'opium.

@

II

HAN-KAU

@

Vou-Tchang, Han-Kau et Han-Yang, leur population exagérée. — Les *yamens*. — Le bâtiment des examens. — Saleté repoussante. — Les femmes. — La campagne couverte de tombeaux.

Février 1872

p.070 On ne saurait parvenir d'une manière plus superbe au cœur d'un pays qu'on ne le fait au cœur de la Chine, en remontant le Yang-Tse. Quel énorme fleuve que ce Yang-Tse ! Ici, à son confluent avec le Han, à 900 kilomètres de son embouchure, il est encore large d'un kilomètre, et il porte les navires venus de la haute mer. Le commerce intérieur du pays se concentre sur ses bords : à Han-Kau, on voit des jonques venues de toutes les rivières du centre de la Chine. Cependant Han-Kau n'a pas l'honneur d'être une ville administrative, ce n'est qu'une ville d'affaires, un village, diraient les Chinois. En face de Han-Kau, sur la rive droite du Yang-Tse, est la ville p.071 de Vou-Tchang, qui possède dans ses murs un vice-roi et le gouverneur de la province de Hou-Pe. Du même côté du Yang-Tse qu'Han-Kau, c'est-à-dire sur la rive gauche, mais de l'autre côté du Han, est une seconde ville administrative, Han-Yang, servant de résidence à des mandarins d'un rang secondaire.

Ces trois villes, Han-Kau, Vou-Tchang et Han-Yang, bâties en face les unes des autres et se regardant à travers le fleuve et la rivière, forment un grand centre qui a toujours passé pour l'un des plus peuplés de la Chine. Le père Huc va jusqu'à parler de huit millions d'habitants ; d'autres voyageurs se sont contentés de trois, puis de deux millions, ou même, dans ces derniers temps, de douze cent mille, mais personne n'a encore osé rabattre du million. En arrivant ici, l'imagination échauffée par ces chiffres, nous nous attendions à trouver une prodigieuse agglomération d'êtres humains ; nous en avons été

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

quittes pour nos frais d'imagination. Il n'y a, comme mouvement et comme foule, rien qui dénote le million. En montant sur les collines qui dominant de près les habitations, on voit très bien que l'espace ceint par les murailles et couvert de maisons est relativement restreint, et il ne paraît ^{p.072} pas que la population des trois villes, de quelque manière qu'on la suppose, puisse actuellement dépasser 500.000 habitants. L'opinion que la population de la Chine a été fort exagérée commence du reste à prévaloir parmi les Européens qui résident en Chine. Il n'existe point ici de statistique vraiment digne de foi, chacun suppose les chiffres à sa manière, et les premiers Européens qui nous ont parlé de la Chine avec cet amour du merveilleux qui s'empare si facilement des gens revenus de loin, auront sans aucun doute de beaucoup grossi les chiffres de la population.

À Han-Kau, nous sommes en pleine Chine. Il y a bien encore en vue les maisons de la concession européenne qui s'alignent le long du fleuve, mais ce n'est plus qu'un point dans le paysage. Nous complétons ici l'idée que nous nous sommes déjà faite d'une ville chinoise en voyant successivement la ville chinoise de Shanghai, et Ching-Kiang et Kiou-Kiang sur le Yang-Tse. Au fond, toutes ces villes se ressemblent ; décrire l'une, c'est les décrire toutes, et le meilleur type à prendre est encore Vou-Tchang, la capitale d'une province.

On est tout d'abord frappé, en approchant de ^{p.073} Vou-Tchang, par la vue des murailles dont elle est ceinte. Ces murailles sont la conséquence de sa dignité de capitale de province, car qui dit chef-lieu de province ou de district dit forcément en Chine ville fortifiée. Du reste on ne trouve rien ici qui ressemble à la fortification européenne : les murs d'une ville sont de vrais murs avec créneaux et meurtrières s'élevant à une respectable hauteur au-dessus du sol de la campagne. Cela donne du pittoresque à la ville vue du dehors, mais rien de plus.

Si, passé les murs, nous cherchons à nous expliquer le plan de la ville et le système qui a pu autrefois présider à sa construction, nous découvrons qu'à vrai dire il n'y a eu ni plan ni système. Le tracé géométrique et la recherche de la perspective doivent être considérés

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

comme des choses inconnues à la Chine. Les villes chinoises n'offrent qu'un dédale d'allées et de couloirs. Ce que nous appellerions ici les grandes rues, ailleurs ne serait que des ruelles. Ces rues, qui, par comparaison, sont cependant assez droites, se coupent et se relient entre elles de manière à traverser la ville dans ses divers sens et à conduire aux portes. Là sont les boutiques, et comme elles demeurent sans devantures, entièrement ^{p.074} ouvertes, la grande rue chinoise a la physionomie d'un bazar. On ne circule par les rues qu'à pied ou porté en chaise, et en fait d'engins roulants on ne voit que des brouettes.

Vou-Tchang, capitale de province et résidence de nombreux mandarins, renferme naturellement un certain nombre de *yamens*. Les *yamens* correspondent à ce que l'on appellerait ailleurs les édifices publics : ils servent de résidence officielle aux mandarins, c'est là qu'ils donnent leurs audiences et rendent la justice. Ces constructions, en grande partie en bois, généralement assez mesquines d'aspect, n'attireraient en rien le regard, si ce n'étaient deux grands mats plantés à l'entrée, du sommet desquels pendent des oriflammes triangulaires aux couleurs éclatantes,

Comme construction réellement singulière, il faut visiter le local qui sert aux examens littéraires. Chaque lettré doit être mis à part pendant les examens. On a donc rempli un vaste terrain de longs murs, bâtis parallèlement les uns aux autres, de six pieds en six pieds, puis on a divisé de trois pieds en trois pieds, par des cloisons perpendiculaires, les couloirs compris entre les longs murs, en laissant ^{p.075} cependant un passage libre pour les communications le long d'un des murs. On a ainsi obtenu plusieurs milliers de petites cases ou guérites fermées de trois côtés seulement et dans lesquelles on met les candidats à l'époque des examens. Les candidats doivent rester plusieurs jours blottis dans ces petites cases, tout le temps exposés à l'air, et il paraît que les souffrances sont telles dans ces conditions qu'il n'est pas rare d'en voir mourir sur place. En fait d'édifices, il n'y a plus après cela que des pagodes ; mais, avec la meilleure volonté du monde, entre Vou-Tchang, Han-Kau et Han-Yang, il n'y a pas moyen de trouver autrement

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

que bizarres les pagodes de toute forme qui se rencontrent en assez grand nombre, et aucune d'entre elles ne nous a paru s'élever à la dignité d'un véritable monument d'architecture.

Mais le caractère saillant, le trait dominant de la ville chinoise, c'est la saleté, une saleté sans nom, une saleté qui offense à la fois tous les sens. Le Chinois vit dans l'ordure et le nez sur la crotte. Ses villes sont des cloaques. Il n'y a point de rue qui ne soit pleine de toutes sortes d'immondices s'accumulant sur le pavé avec ce qu'on n'ose nommer. ^{p.076} On est tout le temps sur un fumier. Ce sont des puanteurs à faire perdre contenance. Et quels spectacles ! Dans les carrefours et devant les pagodes grouille un peuple en guenilles ; là vous êtes assailli par des cul-de-jatte et des mendiants couverts de gale, de teigne, de lèpre et d'ulcères, qui ont sur le dos la vermine de plusieurs générations, et auprès desquels les mendiants de Callot feraient l'effet de gentilshommes. On se demande comment un peuple peut vivre dans un aussi incroyable état de malpropreté. On en est d'autant plus étonné qu'à part le pauvre peuple, qui porte forcément les haillons de la misère, le Chinois est extérieurement assez soigné dans sa tenue. Les Chinois de la classe officielle sont revêtus de luxueux costumes de soie et les simples bourgeois et marchands, dans la saison où nous sommes, portent de longs vêtements de fourrure qui ont un aspect des plus confortables. Aussi ce qu'il y a de mieux dans les villes chinoises, ce sont les gens bien vêtus, qui s'y trouvent encore en assez grand nombre pour que, dans les principales rues, la foule qui circule ait un air relatif de bonne tenue.

Par contre, on ne voit de femmes qu'en petit ^{p.077} nombre. Les femmes se tiennent à la maison, dans un état de réserve et d'effacement qui les fait presque disparaître de la rue. Ainsi l'exigent les bienséances. On ne voit donc guère en public que les femmes du peuple et de cette classe que les nécessités de la vie obligent à vaquer au soin des affaires de la famille.

Les femmes chinoises que l'on rencontre font du reste une singulière figure avec leurs petits pieds ; elles paraissent absolument estropiées.

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

Les pauvrettes se meuvent d'un pas chancelant et incertain ; on dirait, à les voir, qu'elles marchent sur des noix ; elles sont obligées de recourir à leurs bras pour se tenir en équilibre, et en marchant elles les tiennent étendus dans un état de balancement continu.

Après une promenade prolongée dans les rues de Vou-Tchang, nous allons chercher dans la campagne un air pur qui nous remette des miasmes de la ville. Sur le sentier que nous suivons, nous rencontrons d'honnêtes citadins passant dans le repos les fêtes du jour de l'an chinois. De droite et de gauche, nous les voyons dans de rustiques maisons de thé, occupés à boire du thé et à croquer des pois et des pépins de pastèques rôtis. On ne saurait ^{p.078} imaginer de population plus paisible. Du reste, la campagne est nue et ce n'est qu'un cimetière. Au sortir des portes de la ville, les tombeaux commencent. Tant que la vue peut s'étendre au loin sur les collines, on découvre une succession ininterrompue de petits tertres tumulaires de gazon. En Chine, toute terre est propre aux sépultures et l'espace appartient aux morts.

@

III

NANKIN

@

Nankin détruite par les Taë-Pings. — La tour de porcelaine, un amas de décombres. — Les Taë-Pings. — Ils établissent le siège de leur empire à Nankin. — Ils sont exterminés par les Impériaux.

Février 1872

p.079 On monte et on descend le Yang-Tse, entre Shanghai et Han-Kau, sur de grands bateaux à vapeur construits sur le modèle de ceux qui sillonnent les rivières d'Amérique. Il y a des services réguliers, plusieurs départs dans chaque sens par semaine. On fait ainsi commodément toutes les escales du fleuve.

En descendant le Yang-Tse, venant d'Han-Kau, les hautes murailles qui ceignent la ville de Nankin se découvrent de loin. Elles s'élèvent de la plaine basse et gravissent une série de collines qui dominant le cours du fleuve. Le tracé des murs se détourne un peu avant d'atteindre le Yang-Tse, laissant entre la p.080 ville et lui un espace libre sur lequel est bâti le village de Tcha-Kiang, où l'on débarque. On traverse le village, on franchit la porte voûtée percée dans la muraille, et on se trouve dans l'enceinte de Nankin.

Mais de ville, point ; on ne découvre qu'un vaste espace nu, qu'un désert, que ferment devant soi de petites collines ondulées. On se met en marche, et au bout d'une lieue, arrivé au sommet des collines qui, à l'entrée dans les murs, bornaient l'horizon, on découvre un second espace, et non plus vide et nu, mais cette fois-ci couvert de ruines et de débris. Voilà aujourd'hui le premier aspect de ce qui fut Nankin, et à ce spectacle on s'explique, par un exemple frappant, la ruine de tant de villes d'Asie qui, après avoir été capitales de grands empires, n'ont plus leur emplacement marqué que par quelques briques éparses sur le sol.

Nankin a été la capitale de la Chine au commencement de la dynastie des Mings. Lorsque les Mings l'eurent quittée pour se

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

transporter à Pékin, elle n'en conserva pas moins une véritable importance politique, en servant de résidence à un vice-roi chargé du gouvernement de trois provinces. Son enceinte est la plus vaste des villes de Chine, y compris ^{p.081} Pékin. Ses murs ont trente-sept kilomètres de tour seuls, de toutes les anciennes constructions de la ville, ils restent aujourd'hui debout et intacts. Quant à l'ancien Nankin, c'est à peine si on découvre de lui quelque pan de mur se tenant, encore debout au milieu des décombres.

La fameuse tour de porcelaine a partagé le sort commun, elle a été détruite par les Taë-Pings, et ses neuf étages écroulés ne forment plus qu'un monticule de débris. Je me rappelle que, dans mon enfance, cet édifice était un des objets merveilleux qui hantaient mon imagination ; il me faut bien reconnaître que les frais que mon imagination avait faits à son égard ne reposaient sur rien de réel. La porcelaine était ce qui entraînait le moins dans sa construction : elle n'y figurait qu'à l'état de revêtement tout à fait partiel et par minces cordons. Parmi les ruines de la tour on ne voit guère que des briques communes et grossières, du genre de celles qui par tout pays servent à construire les tuyaux de cheminée. Aucun fragment de porcelaine n'est visible, et, pour avoir chance d'en trouver, il faudrait, paraît-il, fouiller profondément la masse des débris. Nous nous contentons d'acquiescer, à titre de ^{p.082} curiosité, une ou deux briquettes de porcelaine ayant autrefois fait partie de la tour, qu'on nous apporte. C'est le dernier coup porté à mes illusions.

En continuant jusqu'à la partie sud de la ville, on arrive à une seconde enceinte de murailles. C'est là qu'était anciennement le palais des Mings. La destruction de ce côté a été, s'il se peut, plus complète que partout ailleurs, et il ne reste absolument rien des vieilles constructions impériales. De tant de dévastations, les colosses de pierre placés en dehors des murs, devant les tombeaux des Mings, ont à peu près seuls survécu. Les constructions des tombeaux sont elles-mêmes fort endommagées, mais les colosses d'hommes et d'animaux qui les précèdent se détachent encore, dans toute leur grandeur, sur la campagne inculte et déserte.

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

Toutes ces ruines ont été accumulées pendant la guerre entre les Taë-Pings et les Impériaux. Nankin, prise deux fois, a été détruite deux fois. Mais, pendant les dix ans et plus que cette guerre a duré, la ruine de Nankin n'est qu'un épisode des destructions vraiment gigantesques qui ont eu lieu sur les deux rives du Yang-Tse. La partie la plus riche de la Chine a été tout entière ruinée, dévastée, ^{p.083} dépeuplée. Le nombre d'êtres humains qui y ont péri par le fer et la misère est énorme, et, de quelque manière qu'on le suppose, atteint certainement plusieurs millions. Les villes les plus belles et les plus grandes, les centres de l'administration ou des plaisirs, comme Sou-Chau et Han-Chau, ou du commerce, comme Ching-Kiang et Yang-Chau, ont été détruits à l'égal de Nankin et réduits comme elle à des amas de décombres. Les Taë-Pings avaient cependant commencé par faire une guerre assez régulière, et on avait pu croire pendant un moment qu'ils seraient capables de fonder un gouvernement ; mais plus tard ils en étaient venus à ne rien ménager et à tout détruire sur leur passage, les hommes et les choses. Voici du reste un aperçu de leur carrière :

Les Taë-Pings ont fait irruption en 1852, de la province du Kouang-Si au sud de la Chine, ayant à leur tête Houg-tse-syuen. Ce Houg-tse-syuen, après la lecture de certains livres chrétiens et des rapports plus ou moins directs avec des missionnaires protestants, s'était fait l'initiateur d'une nouvelle religion, qu'il prétendait être une forme du christianisme ou quelque chose s'en rapprochant. ^{p.084} Les gens à la tête desquels il apparaissait étaient les convertis que sa prédication avait faits, et ainsi la rébellion des Taë-Pings avait un caractère à la fois religieux et politique : religieux, la substitution d'une religion nouvelle aux anciennes croyances et particulièrement au bouddhisme ; politique, l'expulsion de la dynastie mandchoue et la substitution à l'empereur à ce moment régnant d'un empereur nouveau, Houg-tse-syuen lui-même.

On ne pense pas que les premiers Taë-Pings, venus du Kouang-Si avec Houg-tse-syuen, aient dépassé dix à quinze mille, et cependant ils marchent tout d'abord de succès en succès. Ils couronnent leurs victoires par la prise de Nankin en 1853. Nankin devient alors leur

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

grand centre d'action ; ils en font leur capitale, et Houg-tse-syuen, qui se fait appeler le Prince Céleste, s'y bâtit un palais. Ce moment marque de près l'apogée de leur puissance. Des éléments nouveaux et dissolvants paraissent alors s'être mêlés aux premiers sectaires fanatiques plus ou moins sincères ; à partir de ce jour, plus les Taë-Pings iront en avant, plus ils prendront le caractère de pillards.

De Nankin, les Taë-Pings se lancent vers le nord ^{p.085} et vers l'est. Ils arrivent au nord jusque dans le voisinage de Tien-Tsin, non loin de Pékin ; après quoi ils échouent et sont successivement refoulés par les Impériaux, d'abord sur le fleuve Jaune, puis sur le Yang-Tse. Dans l'est, ils prennent les deux grandes villes de Sou-Chau et de Han-Chau, mais ils sont arrêtés en face de Shanghai par les Anglo-Français. Ceux-ci, passant bientôt contre eux à l'offensive et sortant de Shanghai, leur reprennent une partie des villes qu'ils avaient conquises dans cette direction. Ainsi refoulés du côté du nord et de l'est, les Taë-Pings voient se resserrer de plus en plus le cercle qu'ils occupaient autour de Nankin. Ils sont à la fin assiégés dans cette ville même par l'armée impériale, qui s'en empare en 1864. La prise de Nankin par les Impériaux marque la fin des Taë-Pings, le dernier acte du drame étant un massacre en grand des prisonniers taë-pings, selon la pure tradition tartare, qui fait consister la guerre non point seulement à vaincre l'armée ennemie, mais à l'exterminer.

Aujourd'hui les Taë-Pings ont disparu, mais à Nankin les ruines amoncelées par eux et par leurs vainqueurs couvrent encore le sol. Les anciens ^{p.086} habitants de la ville, décimés par le fer, l'exil, la misère, ne reviennent que peu nombreux. On voit bien dans un coin de l'immense enceinte surgir une ville nouvelle ; toutefois elle n'occupe encore qu'une faible partie de l'ancienne, et il n'est guère probable que Nankin se relève jamais assez pour être autre chose qu'une ville de ruines.

@

IV

YANG-CHAU

@

Ching-Kiang. — Grand nombre des bateaux. — Les bateaux de guerre.
— Le grand canal. — Yang-Chau détruit par les Taë-Pings. —
Souvenirs de Marco-Polo.

Février 1872

^{p.087} Ching-Kiang est situé sur la rive droite du Yang-Tse, à peu près à moitié chemin de Nankin à la mer. Le grand canal venant du nord de la Chine entre dans le Yang-Tse à un kilomètre en amont de Ching-Kiang et en ressort pour continuer vers le sud, à quelques kilomètres en aval. Ching-Kiang ainsi à cheval sur le grand canal et le Yang-Tse a toujours été un point d'une grande importance commerciale. Comme Nankin, Ching-Kiang a été entièrement détruit par les Taë-Pings ; dans son voisinage existaient de fort belles pagodes, qui ne sont plus aujourd'hui que des monceaux de décombres. ^{p.088} Quoique la population de la ville soit encore bien restreinte en comparaison de ce qu'elle était avant le passage des Taë-Pings, et que la misère soit encore grande, le pays d'alentour est si fertile et la situation si favorable qu'il est probable que Ching-Kiang, plus heureux que Nankin, se relèvera entièrement de ses ruines.

À Ching-Kiang nous louons un bateau pour aller à Yang-Chau sur le grand canal au nord du Yang-Tse. Dans cette partie de la Chine il n'y a point d'autres voies de communication que les rivières et les canaux, aussi les bateaux fourmillent-ils. Il y en a de toutes les grandeurs et pour tous les usages, allant à la voile, à la rame, à la godille. Notre bateau a une petite chambre avec une petite table et des bancs. Nous nous trouvons à trois fois à l'étroit dans ce réduit, et lorsqu'il faut nous y étendre pour dormir, nous ne savons où placer les jambes. Cet espace qui nous paraît si restreint serait cependant suffisant pour loger je ne sais combien de Chinois. Nous rencontrons, depuis que nous sommes sur le Yang-Tse, quantité de bateaux portant des voyageurs

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

pressés les uns contre les autres comme des colis. Souvent ces bateaux sont à l'ancre, attendant le vent ^{p.089} favorable, et le voyage ne reprendra que quand le vent sera venu, et il ne finira que quand le vent, dans ses alternatives capricieuses de va-et-vient, aura soufflé assez longtemps dans la direction voulue pour que le bateau arrive à destination. On reste ainsi en route des jours et des semaines.

Heureusement que Yang-Chau n'est qu'à une faible distance de Ching-Kiang, et que dans le grand canal nous pourrions aller à la corde en nous passant du vent. Notre bateau, glissant sur le Yang-Tse, atteint bientôt le grand canal ; l'entrée n'en est aujourd'hui marquée par rien de particulier ; le pays est ici très plat, et les berges du canal se joignent à la berge du fleuve comme s'il s'agissait du dernier cours d'eau ou du dernier fossé. C'est toute une affaire que de pénétrer dans le grand canal et de s'y frayer un passage. Le canal, à son entrée, est littéralement obstrué par un entassement de bateaux amarrés les uns contre les autres pendant plus d'un kilomètre. Parmi les bateaux qui contribuent ainsi à obstruer le canal, et dont l'équipage assez peu bienveillant ne fait absolument rien pour nous faciliter le passage, sont ceux que le gouvernement chinois tient armés pour faire la police du fleuve et ^{p.090} du canal, et courir sus aux pirates. Quelle marine de guerre ! Il n'y a point à s'étonner qu'avec un pareil armement les soldats et les marins chinois, quand ils ont affaire aux Européens, ne commencent tout d'abord par prendre la fuite. Ces bateaux sont plats, ils vont à la rame ; sur le devant ils ont une vieille pièce de canon cerclée, qui serait sans doute fort dangereuse pour les gens qui voudraient l'utiliser. Ce misérable attirail est servi par des mariniers qui ont l'air d'avoir été recrutés parmi la dernière racaille ; à leur visage jauni on devine que leur principal passe-temps est de fumer l'opium.

Sur la partie du canal que nous suivons pour aller à Yang-Chau, le mouvement de la navigation est très considérable. Ce grand canal, lorsqu'il était en parfait état, devait être quelque chose de vraiment grandiose. Il mettait alors en communication le nord de la Chine avec les provinces riveraines de la mer et toutes celles arrosées par le Yang-

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

Tse. Aujourd'hui le grand canal, comme toutes choses en Chine, a été négligé ; les principaux ouvrages qui au nord étaient nécessaires au maintien de sa navigation sont tombés en ruine ; dans la partie avoisinant le Yang-Tse, où le pays est très plat, le canal n'a jamais cessé d'être ^{p.091} navigable. Il aurait cependant grand besoin d'être curé et ses berges relevées, car il a beaucoup perdu de sa profondeur et il ne porte plus que des barques d'un assez faible tirant d'eau.

En approchant de Yang-Chau, la presse des bateaux sur le canal recommence, et laissant nos mariniers tirer notre bateau comme ils pourront jusqu'à la ville, nous nous mettons en route à pied. Yang-Chau s'annonce de loin par une de ces hautes tours à étages, avec toitures à coins relevés, comme il s'en trouvait dans toutes les villes de cette partie de la Chine avant le passage des Taë-Pings. On ne sait à quel hasard la tour de Yang-Chau doit d'avoir été épargnée par les Taë-Pings, car la ville elle-même a été aussi absolument détruite que Nankin et Ching-Kiang. Dans les faubourgs nous voyons encore de grands amas de décombres, mais l'intérieur de la ville est déjà reconstruit, et la grande rue des boutiques a même un aspect des plus brillants. Nous trouvons là un certain nombre de boutiques de curiosité sur lesquelles nous nous abattons et où nous faisons une belle récolte de vieux bronzes.

À Yang-Chau rien ne subsiste plus du passé, cela ^{p.092} n'empêche point qu'on y pense à Marco-Polo qui en avait été gouverneur pendant trois ans. C'est lui qui nous l'apprend dans le vieux français de son livre :

« Quant l'en se part de Tiguy l'en chevauche une journée ; et au chief de ceste journée treuve l'en la cité de Janguy (Yang-Chau), qui moult est grant et noble, laquelle a seigneurerie sur xxvij cités qui sont moult bonnes ; si que ceste cité de Janguy est moult puissant. Et si siet en ceste cité uns des xij barons du grant Kaan. Ils sont idolastres et ont monnaie de chartretes. Et eut seigneurerie Marc Pol en ceste cité, trois ans accomplis, par le commandement du grant Kaan.

@

V

PÉKIN

@

Le Peï-Ho. — Tien-Tsin. — Départ pour Pékin. — Routes affreuses et charrettes abominables. — Arrivée à Pékin. — Pékin ville délabrée. — L'architecture chinoise. — Les tombeaux des Mings. — Les environs de Pékin.

Mars 1872

p.093 De Shanghai pour se rendre à Pékin, on passe par Tien-Tsin, en remontant le Peï-Ho. Ce Peï-Ho est un petit fleuve vaseux, qui décrit les méandres les plus capricieux et les plus désagréables aux navigateurs. Cependant la distance à franchir sur le fleuve est assez courte, et huit heures suffisent à notre bateau à vapeur pour aller de Ta-Kou, à l'embouchure, jusqu'à Tien-Tsin.

Tien-Tsin, grande ville chinoise ressemblant à toutes les autres, n'a rien de particulièrement remarquable, mais on y fait ses préparatifs pour le voyage de Pékin, et, comme on doit s'organiser à p.094 la chinoise, c'est chose encore assez compliquée. On empile dans des charrettes ses bagages, des vivres, des matelas, des fourrures, et au milieu de tout cela, on se fait un trou tant bien que mal. Le voyage, selon qu'on se hâte plus ou moins, dure deux ou trois jours. Un abominable voyage !

La charrette usitée dans le nord de la Chine pour les voyages, et qui, dans l'intérieur de Pékin, sert de fiacre, est toute petite, absolument sans ressorts, avec des roues ferrées de clous à tête saillante. Les routes de Tien-Tsin à Pékin sont peu ou point frayées, ouvertes, au gré des charretiers, à travers champs, pleines d'ornières, de fondrières, de précipices. La petite charrette, traînée assez rapidement par deux mulets, ne va dans de tels chemins que de cahots en cahots et de soubresauts en soubresauts. On est tout le temps jeté de droite et de gauche contre les parois de la charrette, soulevé d'en bas, poussé en avant ou ramené en arrière ! On se sent ébranlé jusque dans les moelles ; on finit par avoir tout à l'envers, la tête, le cœur et

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

l'estomac. C'est une torture qui dure tout le voyage. Retardés sur la route par toute sorte d'incidents, des ponts rompus, des charrettes renversées, nous n'arrivons devant ^{p.095} Pékin que tard, les portes de la ville fermées. Nous sommes contraints de prendre gîte dans une misérable auberge, au pied des murs, attendant le jour et l'ouverture des portes. À l'aube, nous pénétrons dans la ville.

On ne peut point dire que le premier aspect de Pékin réponde à l'idée qu'on s'en était formée. Pékin n'a guère la physionomie d'une ville ; on dirait plutôt une sorte de pays bâti, un gigantesque village, un énorme baraquement. Les voies de communication sont très larges, sans pavé d'aucune sorte ; on y trouve les ornières, les fondrières des routes de la campagne, avec la même boue quand il pleut et la même poussière quand il fait sec. S'enfonçant dans la boue ou bien, selon le temps qu'il fait, soulevant des flots de poussière, on voit circuler une foule de gens allant à cheval à leurs affaires, un grand nombre de petites charrettes faisant office de fiacres, de longues files de chameaux qui apportent les approvisionnements de la ville. Des deux côtés des rues sont des maisons basses, sans étage, construites en bois ou en briques plus ou moins cuites. On passe par des quartiers entiers en ruines ou déserts, et à chaque instant on trouve des espaces ^{p.096} vides et des emplacements vacants couverts de débris.

Le chiffre de la population ne dépasse pas 600.000 habitants. Vue d'une élévation, la ville n'apparaît que comme une sorte de bois ou de forêt, tant les arbres plantés dans les cours et les jardins prédominent sur les maisons. Pékin ne ressemble donc en rien aux autres villes de Chine, et aussi n'a-t-elle point été faite pour être une ville chinoise. Pékin est une capitale militaire, choisie par les conquérants du pays ; elle doit sa création aux Mongols, qui, s'étant rendus maîtres de la Chine, voulurent rapprocher sa capitale de la Mongolie pour assurer la sécurité de leur domination. À ce titre, la situation de Pékin a pu être bien choisie, mais ce n'est qu'à ce titre seul, car, pour tout le reste, la ville, bâtie au milieu d'une plaine aride et loin des grands cours d'eau, n'a point de raison d'être naturelle.

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

La fonction militaire de Pékin s'accuse par ses remparts, qui sont vraiment énormes et qui de tous côtés dominant la campagne. Ces remparts ont cinquante pieds de haut et en moyenne quarante d'épaisseur. Ils sont, de distance en distance, flanqués ^{p.097} de contre-forts en forme de bastions ; leurs grands angles et les portes dont ils sont percés sont surmontés de châteaux ou édifices à étages multiples et à toits relevés, de l'effet le plus pittoresque. Quand on approche de Pékin, la vue des murs est réellement imposante.

Les remparts de Pékin forment deux grands parallélogrammes juxtaposés, de telle sorte que Pékin se dédouble en deux villes distinctes ayant chacune leur système de remparts. Le parallélogramme du nord est ce que l'on appelle la ville tartare ; celui du sud, la ville chinoise. Au centre de la ville tartare est un vaste espace entouré d'un grand mur de ronde. Dans cette enceinte se trouve le palais impérial avec ses jardins et dépendances. Nul Européen de nos jours n'y a encore eu accès ¹ et ce n'est que de loin, du haut des remparts de la ville, qu'on peut apercevoir les toitures à briques jaunes des constructions impériales. La ville chinoise est la ville du commerce et des affaires, c'est aussi la ville des plaisirs et des théâtres, des restaurants et des boutiques.

^{p.098} Les principaux monuments de Pékin sont des temples ; dans la ville chinoise, le temple du Ciel ; dans la ville tartare, celui de Confucius, et tout à côté le grand temple et le couvent des lamas. Mais les temples que renferme l'enceinte de Pékin ne forment que la moindre partie des constructions religieuses que l'on peut visiter d'ici. En dehors des murs, dans le voisinage de la ville, il s'en trouve de nouvelles, et dans les montagnes, qui, du côté du nord, sont assez rapprochées, on rencontre de nombreux temples et couvents bouddhiques, placés dans les situations les plus pittoresques, qui, comme grandeur architecturale et comme luxe de décoration, ne le cèdent en rien aux édifices même de Pékin.

¹ Tout dernièrement les ambassadeurs européens viennent d'y être reçus en audience par l'empereur.

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

Si l'on fait consister le mérite de l'architecture dans la justesse des proportions, l'équilibre des parties, l'harmonie de l'ensemble, il faut avouer que, la plupart du temps, les constructions chinoises, surtout les pagodes, laissent beaucoup à désirer. À Pékin et dans les environs, il est pourtant certains temples qui font exception. Au nombre des plus beaux parmi eux je placerai le grand temple des tombeaux des Mings. Comme toujours, c'est la toiture qui est la partie architecturale, et c'est la coupe ^{p.099} de la charpente à coins relevés qui donne son caractère à l'ensemble ; mais ici les lignes sont pures, les courbes gracieuses, et pour cette fois on peut se laisser aller à trouver dans un monument chinois de la légèreté et de la noblesse. Malheureusement tous ces édifices sont essentiellement périssables, étant construits en bois ; quoique les plus vieux datent à peine de quelques siècles, ils sont déjà plus ou moins endommagés, et quelques-uns, comme ceux des tombeaux des Mings, assez mal entretenus, sont menacés d'une ruine prochaine.

Les tombeaux des Mings, où l'on trouve ce beau spécimen d'architecture chinoise, constituent dans leur ensemble une des plus belles choses à visiter auprès de Pékin. Les empereurs de la dynastie des Mings, après avoir transporté la capitale de leur empire de Nankin à Pékin, se choisirent dans les environs de Pékin, comme ils l'avaient fait dans ceux de Nankin, un lieu qu'ils pussent approprier pour leur sépulture. Ici ils ont fait choix d'une vallée s'enfonçant en entonnoir dans les montagnes. Chaque empereur a été mis à part, sous un tumulus, au milieu d'un bosquet séparé, avec une chapelle ou temple bouddhique comme appendice. Sur la route ^{p.100} qui donne accès dans la vallée sont placés trois grands portiques sous lesquels on passait successivement ; puis des deux côtés, faisant la haie, des statues colossales en pierre, représentant des hommes et des animaux.

Plus près de Pékin, nous rencontrons les ruines du palais d'été, brûlé par les Anglo-Français lors de la dernière guerre, et à côté le parc et la pagode de Ouan-shau-shan, détruite en même temps que le palais. Du sommet de la colline, sur laquelle était bâtie la pagode, la vue s'étend

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

sur la plaine jusqu'à Pékin, qui apparaît dans le lointain. La campagne que l'on découvre ainsi est une plaine unie, assez triste d'aspect ; elle n'est guère plantée que de cyprès, car la seule manière que les habitants de Pékin aient trouvée de jouir des alentours de leur ville, c'est d'y faire partout des cimetières.

@

VI

DOLANOR

@

Départ pour la Mongolie. — Préparatifs de voyage. — Les routes. — Les auberges. — La grande muraille à Kou-peï-Kau. — Jehol, résidence d'été de l'empereur. — Arrivée à Dolanor. — Coutumes locales. — Temples et couvents de lamas.

Avril 1872

p.101 La merveille des environs de Pékin est la grande muraille. Nous avons combiné notre visite à la grande muraille avec un voyage en Mongolie, et, comme le tout devait nous prendre un mois, il nous a fallu parfaire une de ces organisations de voyage compliquées dont le trajet de Tien-Tsin à Pékin nous avait donné l'avant-goût. Dans les auberges chinoises, le voyageur européen ne trouve rien autre que le toit pour s'abriter ; aussi faut-il tout porter avec soi, le lit pour se coucher, les vivres pour se nourrir. Nous avons donc commencé par remplir un certain nombre de petites charrettes de matelas, d'une batterie de cuisine, de provisions. Mais cette p.102 fois-ci, éclairés par l'expérience, nous nous sommes bien gardés de leur confier nos personnes à transporter, et c'est à cheval que nous faisons le voyage, En dehors des charretiers qui conduisent les attelages, il nous faut encore tout un personnel, des palefreniers, un marmiton, un interprète chinois, puis un interprète mongol.

Les Européens ne peuvent se mouvoir en Asie sans entraîner dans leur orbite tout un tourbillon d'Asiatiques. Quand, à l'étape de midi, nous nous arrêtons pour faire manger nos bêtes, ou le soir, lorsque nous faisons halte pour passer la nuit, nous remplissons toute la cour des auberges. Et alors quelle confusion ! Tout le monde crie, s'agite, se querelle ; mais c'est à qui agira le moins possible. Les charretiers, pour rien au monde, ne consentiraient à décharger les voitures ni à porter quoi que ce soit ; le marmiton, les palefreniers, les interprètes, sont chacun renfermés dans leur étroite spécialité ; les domestiques de

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

l'auberge venus en addition se mettre à notre service ne paraissent aider à rien. On ne saurait imaginer le nombre de gens que nécessite la moindre besogne.

Nous faisons en moyenne quatre-vingts li par jour, ^{p.103} ce qui équivaut à trente-deux kilomètres. Avec les affreuses voies de communication du pays, on ne saurait aller plus vite. Les chemins sont partout plus mauvais que les plus mauvais chemins ruraux de France. Il est vrai qu'aux abords de Pékin on rencontre encore les tronçons des routes impériales, qui ont dû être autrefois pavées et entretenues ; mais il y a longtemps qu'on en a perdu le souvenir, et aujourd'hui les routes impériales sont abandonnées pour la traverse et les champs, où l'on se fraye un passage du mieux que l'on peut.

Les auberges où nous nous arrêtons sont toutes construites sur le même plan ; du jour au lendemain, c'est à croire qu'on n'a point changé de gîte. À l'entrée d'une cour, à côté de la porte cochère, se trouve un petit bâtiment séparé, où l'on sert à boire et à manger aux gens qui ne font que passer ; c'est là comme le restaurant de l'hôtellerie. Des deux côtés de la cour sont des hangars pour les chevaux et les mulets. Au fond, faisant face à la porte cochère, une série de petites chambres destinées aux voyageurs, ouvrant sur le dehors et sans communication entre elles. Au milieu des petites chambres, il en est une généralement, double ou plus spacieuse ^{p.104} avec une porte plus grande, et par exception une table et deux chaises : c'est là le logement des hôtes d'importance, où l'on nous met. La table et les deux chaises constituent du reste tout notre mobilier, car autrement l'appartement n'a plus que les quatre murs et le *kang*.

Le *kang*, dans le nord de la Chine, tient lieu des lits inconnus ; c'est sur lui que la nuit on étend les matelas et les couvertures pour dormir. Il est formé par un côté de l'appartement, surélevé de deux pieds environ au-dessus du reste du sol. Par-dessous cette surélévation il y a un petit fourneau, et le tuyau du fourneau traverse dans toute sa largeur la partie surélevée. Le *kang*, par ce moyen, peut être chauffé pendant l'hiver. D'ailleurs les auberges chinoises sont affreusement

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

sales ; il ne semble point qu'il y en ait de nouvellement construites, elles sont toutes plus ou moins vieilles et délabrées. En arrivant, pour se clore un peu, il faut presque toujours recoller les papiers qui tiennent lieu du vitrage, ou bien ajuster les huis détraqués de la porte. Mais en voyage on n'a point de soucis ; aussi, descendus de cheval et ayant dépêché un frugal dîner, nous nous endormons sur le *kang* d'un sommeil profond, ^{p.105} sans même sentir la morsure des petites bêtes dont il est peuplé.

Au départ de Pékin, il y a deux grandes voies pour franchir les montagnes qui séparent la Chine de la Mongolie : l'une, dans la direction du nord-est, rencontre la grande muraille à Kou-peï-Kau : l'autre, dans la direction du nord-ouest, la rencontre sur deux points différents — car de ce côté il y a une double muraille, — près de Nan-Kau d'abord, puis à Kalgan. Nous avons combiné notre voyage de façon à sortir de la Chine par Kou-peï-Kau et à y rentrer par Kalgan et Nan-Kau.

En trois jours nous sommes à Kou-peï-Kau. En arrivant, la grande muraille nous apparaît sur une vaste étendue ; nous la voyons, en forme de lacets, se dérouler le long des ravins, puis gravir les crêtes et s'y tenir, et alors les tours crénelées, bâties le long de la muraille, dentèlent le profil des montagnes. C'est d'un effet réellement pittoresque. On n'entre à Kou-peï-Kau, en venant de Pékin, qu'après avoir traversé plusieurs enceintes de forts et de places d'armes destinées à défendre la passe. Toutes ces fortifications, d'un style primitif, aujourd'hui ruinées ou percées de larges brèches, font assez bien ^{p.106} l'effet d'un décor d'opéra. On a cependant conservé, dans le dernier mur, une porte à l'état d'entretien, de telle sorte qu'en la franchissant pour sortir de la Chine, on a encore l'illusion de sortir d'un lieu clos.

Deux jours de plus nous mènent à Jehol, où les empereurs de la Chine ont leur maison des champs. Comme à Pékin, les constructions impériales s'élèvent au milieu d'un grand parc boisé dont l'accès est interdit. Si l'on en juge par l'aspect mesquin des dehors, on ne perd pas

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

grand'chose à ne point visiter l'intérieur. À Jehol, on trouve de nombreux temples et lamaseries. Les deux principales lamaseries sont situées l'une près de l'autre, derrière le parc impérial. Elles se composent toutes les deux de différentes constructions entourées d'un mur de ronde. Dans l'une des enceintes, le principal monument est un grand temple du même style que les temples de Pékin ; dans l'autre, le bâtiment du milieu est un gigantesque carré de maçonnerie sans toiture apparente, percé de nombreuses rangées de petites fenêtres indiquant autant d'étages. C'est là une construction d'un aspect assez extraordinaire, qu'on nous dit érigée sur le modèle d'un des couvents de ^{p.107} Lhassa au Thibet. Ces deux grandes lamaseries sont sous le patronage direct de l'empereur, et, comme pour le palais, l'accès en demeure interdit. Nous avons beau parlementer et offrir un certain poids de métal ; l'appât de l'argent, si puissant en Chine, reste cette fois-ci inefficace, et nous devons nous contenter de la vue extérieure des lieux.

En quittant Jehol, nous nous dirigeons sur Dolanor. C'est un trajet qui nous prend six jours, tout le temps dans les montagnes. Le pays est très pauvre ; on ne voit que de misérables bourgades ou villages de boue. Nous n'avons point encore rencontré d'autres Mongols que ceux que nous croisons sur la route, venant de Dolanor ou y retournant. De la grande muraille à Jehol et de Jehol à Dolanor, la population est exclusivement composée de Chinois. Enfin, le sixième jour, après avoir gravi une dernière rampe, le pays change tout à coup d'aspect ; nous venons de mettre le pied sur le grand plateau de Mongolie. À ce moment, un léger nuage de fumée nous désigne l'emplacement de Dolanor, caché dans un pli de terrain.

Dolanor, que les Chinois appellent Lamamiaau, est un des centres les plus importants de la Mongolie. ^{p.108} La ville est bâtie dans une plaine aride, entourée de collines de sable ; elle est formée de maisons dont les murs et la toiture sont recouverts d'un crépi d'argile mêlée avec de la paille hachée ; aussi ne se distingue-t-elle, sur le fond sablonneux du paysage, que par la tache d'un jaune un peu plus foncé

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

qu'elle y fait. L'intérieur se compose de rues fort sales ; ces rues sont bordées de boutiques où l'on tient assortiment d'objets à l'usage des Mongols. La plupart des nombreux Mongols que l'on trouve en ville viennent de la campagne et ne sont là qu'en passant pour leurs affaires ou leurs achats. Le fond de la population urbaine se compose donc de marchands et d'ouvriers chinois. Cette population n'est du reste point fixe : c'est une colonie de gens venus de divers points de la Chine, sans amener de famille avec eux, et qui, aussitôt qu'ils ont fait plus ou moins fortune, retournent dans leur pays de naissance.

Le principal commerce de Dolanor est le commerce du bétail, il y a ici une foire aux chevaux qui est comme permanente. On voit toute la journée arriver et partir de grands troupeaux de bœufs et de moutons. Tout en Mongolie est accessoire au maintien et à l'élevage des troupeaux, car tout ^{p.109} découle de là. On en a une preuve curieuse en montant sur la pagode chinoise qui s'élève à une des extrémités de la ville. Du haut de la pagode, les toits des maisons apparaissent couverts soit de peaux de mouton, soit de combustible animal qu'on y met sécher.

En Mongolie, le bois et le charbon manquent absolument. À leurs lieu et place, on se sert pour le chauffage de la fiente des animaux, qu'on sèche à l'air avant de l'utiliser. Le matin, en allant du côté où se tient la foire aux chevaux, on rencontre des Mongols qui apportent au marché des bouses de vache ou de la crotte de mouton. Ce sont les seuls légumes que leur pays produise. La bouse de vache est le chauffage le plus recherché ; j'en ai un tas tout à côté de mon lit, au cas où il me prendrait envie de chauffer le *kang* sur lequel je couche. La crotte de mouton sert aux plus pauvres et aux usages domestiques. Dans les maisons, on peut voir un homme qui, de la main gauche, tient une petite pelle avec laquelle il jette constamment dans un fourneau du crottin de mouton, pendant que de la main droite il fait aller un soufflet qui active le feu. Il faut ménager le combustible ; le fourneau est disposé de façon que ^{p.101} cet unique feu sert à faire bouillir la chaudière dans laquelle cuit la pitance commune, en même temps qu'il

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

chauffe le *kang* sur lequel, la nuit, les habitants de la maison s'étendront côte à côte.

À Dolanor nous retrouvons de grandes lamaseries. À trois kilomètres de la ville il y a deux grands temples bouddhiques, et tout autour une agglomération de maisons où n'habitent que des lamas. On dirait de véritables villes de moines. Nous sommes ici plus heureux qu'à Jehol ; toutes les portes s'ouvrent pour nous. Nous visitons le plus grand des deux temples ; il est presque en tout semblable à ceux de Pékin et de ses environs. Puis, nous allons dans leurs maisons voir des lamas. Ils nous reçoivent de la façon la plus cordiale et nous versent force tasses de thé. La forme lamaïque du bouddhisme étant la religion des Mongols et non point des Chinois, tous ces lamas sont des Mongols. Ils vont la tête entièrement rasée, vêtus de robes jaunes. Pour leurs cérémonies, ils se recouvrent de grands manteaux flottants et mettent une indescriptible coiffure en pluche jaune qui, par là forme, se rapproche assez d'un casque. L'envie nous ayant pris d'acheter une de ces coiffures, un lama nous en apporte tout ^{p.111} un assortiment. Nous en choisissons une qu'il nous cède pour un prix convenable, après avoir d'abord demandé une somme fabuleuse. Ils nous montrent leurs livres écrits en thibétain et nous font tourner leurs moulins à prière ; puis ils soufflent dans les grandes trompettes de cuivre qui servent à leurs cérémonies et donnent un son semblable à celui de la conque marine. Malheureusement nous ne pouvons entamer avec eux la moindre conversation sérieuse sur leur religion, car nous savons depuis longtemps que faire transmettre des idées et des explications abstraites d'une langue asiatique dans une langue européenne par des interprètes indigènes, est une chose d'une impossibilité absolue.

@

VII

PÉKIN

@

Le steppe. — Les tentes mongoles. — Les Mongols. — Sandachiemba.
— La grande muraille au-dessus de Kalgan. — La muraille intérieure.
— La passe de Nan-Kau. — Rentrée à Pékin.

Avril 1872

p.112 Dolanor était le point culminant de notre voyage, en en partant nous prenons la direction de Kalgan pour retourner à Pékin. Cette fois-ci, comme aspect physique des lieux et comme population, nous sommes en pleine Mongolie.

Qu'on se figure d'immenses plateaux dénudés, sans un arbre, sans un buisson. L'horizon est fermé par des collines ou petites montagnes arrondies, que l'on franchit à mesure qu'on passe d'un plateau à un autre. Dans la saison actuelle, l'herbe nouvelle n'a point encore poussé, la terre n'est recouverte que par l'herbe de l'année passée, que l'hiver a desséchée et jaunie. Quand le soleil vient à percer les nuages p.113 et à éclairer les plateaux, cette terre, d'un aspect âpre et encore fermée, prend une coloration d'un léger jaune doré : c'est le steppe dans toute sa grandeur et sa monotonie. Les plateaux que nous parcourons sont situés à plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer. De là vient la rudesse de leur climat. Voici la fin d'avril, mais rien encore n'annonce le printemps. Le matin, quand nous nous mettons en selle, il fait un froid des plus vifs, et presque tous les jours le vent du nord se lève sec et violent.

Nos étapes sont marquées chaque soir par de misérables villages, et des huttes de boue qui prennent le titre d'auberge et nous servent d'abri. Autrement, les habitants vivent sous la tente. De loin, ces tentes apparaissent, disséminées par petits groupes de quatre à cinq. Elles ont la forme arrondie d'une meule de foin ou d'une ruche d'abeilles. Elles sont faites d'un feutre gris très épais. Pour résister aux vents qui

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

balayent le pays, elles sont solidement fixées à un treillis de bois et de cordages entremêlés, ce qui leur constitue une sorte de légère charpente ou de squelette. La porte regarde le soleil et tourne le dos au grand ennemi, le vent du nord.

p.114 Ayant franchi cette porte en courbant l'échine, vous vous trouvez dans un petit intérieur, et vous êtes fort surpris de voir tout ce qu'un espace si restreint peut contenir et permettre de faire. On se croirait dans une chambre de navire. Autour de la chambre, contre les parois de feutre, sont rangés de petits coffres en bois peint dans lesquels les habitants renferment leurs vêtements ; l'espace pour dormir est réservé de même contre les parois. Au milieu, dans un petit fourneau, brûle un feu de bouse de vache qui chauffe l'intérieur et sert à faire cuire les aliments. Au sommet de la tente, au-dessus du feu, une ouverture est ménagée par où s'échappe la fumée, et qui, la porte close, a encore pour destination de fournir l'air et la lumière.

Dans chaque tente est une petite chapelle bouddhiste devant laquelle la famille fait ses dévotions. Tous ces Mongols sont des bouddhistes très fervents. Ce sont en outre les meilleures gens du monde. Nous sommes pour eux un objet de grande curiosité, car beaucoup d'entre eux n'ont jamais vu d'Européens.

Ils nous accueillent le sourire sur les lèvres en nous saluant les premiers, comme des gens enchantés de la rencontre et désireux de lier connaissance. Les p.115 femmes, qui ont de grands pieds — ce qui fait tant de plaisir à voir quand on vient de Chine, — se mêlent aux hommes, et, contrairement encore à l'usage chinois, causent et rient librement avec eux. Hommes et femmes vont à peu près vêtus de la même manière, enveloppés d'une grande robe en peau de mouton, avec des bottes en gros cuir et un bonnet fourré. La coquetterie féminine ne trouve à s'exercer que dans l'arrangement des cheveux ; mais aussi de ce côté se donne-t-elle carrière, et toutes les femmes ajoutent à leur coiffure de gros ornements et bijoux en argent. Les hommes sont presque toujours à cheval à surveiller les troupeaux de moutons, de bœufs et de chevaux qui constituent leur unique richesse.

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

Le cheval mongol est solide et trapu, mais tout petit. Quand on voit ce petit cheval et ce paisible Mongol galoper après les troupeaux, on a bien de la peine à se figurer qu'on a réellement devant soi l'homme et le cheval qui ont formé les armées d'Attila et de Gengis-Khan.

Nous avons du reste un spécimen du type mongol dans la personne de Sandachiemba, l'un de nos interprètes. Les lecteurs du père Huc se rappelleront sans doute le jeune lama de ce nom, qu'il mène ^{p.116} avec lui dans son voyage au Thibet et dont il raconte de si plaisantes aventures. Aujourd'hui Sandachiemba vit à Pékin ; c'est là que nous l'avons pris. Depuis le temps où il servait de compagnon au père Huc, Sandachiemba, qui se ressent des fatigues de nombreux voyages, a passablement vieilli ; il n'en est pas moins demeuré un homme de joyeuse humeur, ne dédaignant point de temps en temps les libations. Il est pour nous une source d'amusement continuel. Au physique et au moral, c'est un vrai Mongol ; ses traits sont accentués, sa moustache rude ; il porte longue robe et calotte de feutre gris. Il a peu d'idées, mais tient énormément à celles qu'il a, est rusé, quoique naïf, et, quand il se trouve dans une position embarrassante, sait se tirer d'affaire par un rire bonhomme qui désarme toute colère. Le père Huc, de lama qu'il était, l'a converti au catholicisme, et il y a longtemps qu'il ne porte plus la robe jaune du lama ; on n'en continue pas moins à l'appeler le lama, c'est le seul nom sous lequel on le connaisse au milieu de nous. Quand je dis que Sandachiemba nous sert d'interprète, je veux dire qu'il traduit à notre interprète chinois, du mongol en chinois, ce que celui-ci nous traduira ensuite du chinois en français. ^{p.117} C'est assez dire ce que peuvent être certaines conversations.

Le cinquième jour après notre départ de Dolanor, nous retrouvons la grande muraille au-dessus de Kalgan. L'immense plateau qui constitue la Mongolie manque ici tout d'un coup et se dérobe absolument sous les pieds, et quand on regarde la Chine, on l'aperçoit dans un bas, de même que du sommet d'une haute falaise on aperçoit la mer. La grande muraille, au point où nous la rencontrons, est bâtie sur le rebord même du plateau ; elle est en ruine et ne forme plus qu'une sorte de bourrelet

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

de débris ; seules ses tours sont encore en partie debout. Si l'on se place près des tours dans une position dominante, on a une vue des plus extraordinaires. D'un côté, on découvre la Mongolie avec ses plateaux vides, secs, âpres, sentant le froid ; de l'autre, vers la Chine, on a sous les yeux des vallées avec de nombreux villages et des plaines cultivées, chauffées par un soleil bienfaisant. C'est comme si l'on passait en un instant de la contemplation des régions polaires à celle de la zone tempérée. On comprend ici quel est l'attrait qui a poussé les Mongols à quitter leur pays pour envahir la Chine : c'est l'attrait que ^{p.118} partout les peuplades du Nord ressentent pour les pays du soleil.

Du point élevé où nous sommes placés, nous donnons un dernier regard à la Mongolie, puis nous nous mettons à descendre. En approchant de Kalgan, nous rencontrons de grands troupeaux de moutons qu'on conduit à Pékin ; nous croisons de nombreux Mongols qui rentrent dans leur pays chargés de marchandises, ou bien encore de longues files de chameaux portant du thé en Sibérie. Enfin nous entrons à Kalgan et nous nous retrouvons en Chine.

C'est près de Cha-Tau, à trois jours sur la route de Pékin en venant de Kalgan, qu'on découvre la seconde grande muraille ou muraille intérieure. Cette seconde muraille a plusieurs centaines de kilomètres de long, elle se relie à la première par ses deux extrémités. Elle est de date plus moderne qu'elle, et lui a sans doute été adjointe comme renfort ou supplément. Après avoir passé le village de Cha-Tau, on gravit un col assez rude, et au sommet on trouve la muraille barrant le chemin. Elle est dans un bien meilleur état de conservation que celle de Kalgan et paraît avoir été construite beaucoup plus solidement ; ses créneaux sont encore intacts, son ^{p.119} revêtement de pierres taillées encore en place. Quand on voit cette immense ligne de fortifications qui s'étend au sommet des montagnes, à perte de vue, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la somme d'efforts que sa construction a dû coûter.

Du point où l'on franchit la seconde muraille, on descend directement à Nan-Kau, qui donne son nom à toute la passe. Le chemin

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

que l'on suit est épouvantable, ce n'est qu'une succession de défilés et de précipices. Dans la passe de Nan-Kau, comme dans celle de Kou-peï-Kau, on rencontre toute une série de forteresses érigées comme autant de défenses accessoires du grand mur. On finit par se lasser de la vue de tant de remparts. On se sent surtout envahi de mépris pour cet empire chinois qui, avec ses centaines de millions d'habitants, n'a su demander qu'à une accumulation de murs sa protection contre les quelques millions de nomades qui parcourent la Mongolie. Comme si aucun empire à défaut d'hommes avait jamais été sauvé par des pierres ! Et voici justement, qu'au milieu de la passe, avant d'arriver à Nan-Kau, nous rencontrons la trace du conquérant contre qui toutes ces pierres ont été si vainement entassées. C'est une arche voûtée, érigée par les ^{p.120} empereurs mongols avec de grandes sculptures en bas-relief et une inscription en six langues.

À Nan-Kau, nous avons franchi les montagnes, et, pour rentrer à Pékin, nous n'avons plus qu'une journée de cheval à travers la plaine. Singulier résultat du contraste ! cette plaine unie des environs de Pékin, qui nous avait paru si triste et si nue, maintenant que nous sortons de la Mongolie, nous fait l'effet d'un paysage charmant. Les pruniers sont en fleur, les saules plantés dans les villages sont couverts d'une tendre pousse, les cyprès des cimetières ont perdu leur air sombre. Tout pour nous est devenu souriant dans une campagne qui porte les marques de la vie et qui se ressent de la venue du printemps.

@

VIII

PÉKIN

@

Les boutiques de curiosités. — Nous collectionnons les bronzes chinois. — Antiquité des bronzes chinois. — Style nouveau introduit avec le bouddhisme.

Mai 1872

p.121 Arrivant en Chine après avoir fait au Japon une collection de bronzes japonais, nous nous mettons de suite à collectionner les bronzes chinois. À Shanghai, à Yang-Chau, nous avons déjà fait une récolte, mais nous trouvons que Pékin, pour les curiosités, est en Chine le grand marché que Yedo est au Japon.

À Pékin, les boutiques de curiosités sont nombreuses, particulièrement dans la ville chinoise, où elles occupent deux rues presque entières. Le commerce des curiosités, bronzes, porcelaines, jades, cloisonnés, est fait en Chine par des gens qui connaissent exactement l'âge, le style, la valeur des p.122 objets qu'ils possèdent. Lorsqu'une pièce rare paraît ici chez un marchand, elle est aussitôt connue de tous les amateurs. Quoiqu'il n'y ait point d'hôtel des ventes, les marchands savent fort bien mettre les amateurs en concurrence. Les amateurs chinois et le personnel des légations européennes, qui, dans son ennui, passe son temps à collectionner, se trouvent ainsi fort souvent rivaux. En ce moment, c'est, pour la porcelaine, une assiette sang de bœuf, et, pour les bronzes, une très vieille cloche chargée d'inscriptions que les amateurs se disputent. Le marchand, dans les deux cas, est arrivé à obtenir des offres qui dépassent tout ce qu'on a encore payé les objets analogues.

À Pékin nous ne pouvons point opérer comme à Yedo, où nous achetions les bronzes par centaines et en bloc. Il nous faut acquérir les pièces le plus souvent une à une, après un long marchandage, et il faut

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

toujours finir par les payer un prix élevé. Nous prenons d'abord dans les boutiques tout ce qu'elles contiennent, puis, en élevant successivement les prix, nous parvenons à nous faire apporter de chez des particuliers des pièces rares qui nous permettent de former une collection des plus complètes. ^{p.123} Arrivés en Chine, nous découvrons du reste, à la vue des vieux bronzes chinois dont nous faisons connaissance, qu'un certain nombre de vieilles pièces que nous avons achetées au Japon et que nous avons d'abord crues japonaises se trouvent être chinoises. Cela s'explique quand on pense que les Japonais, avant de connaître l'Europe, prisait par-dessus tout les choses venues de Chine.

La collection à Pékin exige une certaine somme de connaissances appropriées. Les objets se classent, selon leurs marques et leurs inscriptions, par dynasties et par les règnes des empereurs. Il faut donc se familiariser avec le nom des dynasties et des empereurs sous le règne desquels l'art a particulièrement fleuri. Pour la collection des bronzes en particulier, on doit se procurer certains livres qui traitent de la matière. Ces livres sont dans les mains des principaux marchands, ils leur servent comme de *vademecum*. Ce sont : le *Pou-Kou-Tou*, Figures d'un grand nombre d'antiquités, publié pour la première fois sous la dynastie des Soun, vers l'an 1200 de notre ère, et plusieurs fois réimprimé depuis ; le *Si-Tching-Kou-Kieng*, Mémoire des antiquités de la pureté occidentale, qui est le catalogue raisonné ^{p.124} de la collection de bronzes anciens, réunie par l'empereur Kien-long ; enfin le *Tsi-Kou-Tchâi*, ouvrage plus récent dû à un vice-roi de Canton.

Les bronzes chinois remontent à la plus haute antiquité ; ils commencent sous la dynastie des Chang, de 1700 à 1100 ans avant notre ère. Il n'y a point de doute à avoir sur leur authenticité ; ils portent des inscriptions tracées en caractères presque hiéroglyphiques. qui ont cessé d'être depuis longtemps en usage, mais dont les livres donnent la transcription en caractères modernes. Les vases de la dynastie des Chang, comme étant les plus anciens, sont les plus

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

appréciés des connaisseurs. Nous parvenons à en réunir un certain nombre de formes caractéristiques.

Après les bronzes des Chang viennent ceux de la dynastie des Tcheou (de 1122 à 248 ans avant notre ère), de la dynastie des Tch'in (de 248 à 206), de la dynastie des Han (de 206 ans avant notre ère à 220 ans après). Les bronzes de toutes ces dynasties comprennent des vases destinés aux sacrifices ou encore des vases honorifiques dont les empereurs faisaient cadeau à des généraux vainqueurs ou à des gouverneurs de province. Leurs inscriptions révèlent, en même temps que leur date, le nom du ^{p.125} personnage qui les a fait faire ou bien auquel ils étaient destinés ; aussi ces vases sont-ils estimés des Chinois en raison du nombre de caractères qu'ils portent ; à égalité d'âge et de mérite de forme, de deux vases, celui qui aura les caractères les plus nombreux se payera de beaucoup le plus cher.

Les bronzes des dynasties que nous venons de mentionner représentent par leur forme et leur ornementation ce que l'on peut appeler la première période de l'art chinois, d'un art dont les sources, en supposant qu'il en ait eues au dehors, nous échappent encore. Mais avec le bouddhisme, dont l'introduction en Chine date du premier siècle après notre ère, nous voyons apparaître des formes et des motifs nouveaux ; comme ces derniers ne se rattachent point directement à ceux de la période précédente, nous devons en conclure que les bouddhistes, en introduisant en Chine leur religion, y ont en même temps introduit un art approprié.

La période la plus brillante de l'art bouddhique a été sous la dynastie des Mings, du X^{IV}e au X^{VI}e siècle de notre ère. La dynastie des Mings était une dynastie nationale succédant aux Mongols expulsés de Chine après une longue occupation du ^{p.126} pays. L'ère de la dynastie des Mings, en même temps qu'elle a été une époque de rénovation politique, a donc été une époque de renaissance artistique. Après les bronzes des Mings, en se rapprochant de notre temps, on ne trouve plus que ceux de l'empereur Kien-long, contemporain de Louis XV, qui aient un style particulier. Ce que l'on fabrique aujourd'hui à Canton et

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

ailleurs, principalement pour l'exportation, est dépourvu de toute espèce de style et n'est plus que de la pacotille.

@

IX

PÉKIN

@

État politique et social de la Chine. — La démocratie. — L'omnipotence de l'empereur. — L'échelle administrative. — Causes de l'immobilité de la Chine. — Les lettrés et les examens. — Les livres classiques. — Le culte des ancêtres.

Mai 1872

p.127 Quel est l'état social de la Chine ? Que doit-on penser de son gouvernement et de son système politique ?

L'état social de la Chine est démocratique ; il n'y a ici aucune noblesse héréditaire, aucune classe à part revêtue de privilèges de naissance. Si l'on jette un regard sur la Chine, on n'y voit que des hommes aussi semblables entre eux qu'il est possible ; c'est une mer d'hommes passés au même moule, façonnés de la même manière, sans castes, sans classes héréditaires, sans aristocratie. Si l'on considère ensuite cet immense agrégat au point de vue politique, et p.128 si l'on se demande quelle est sa part d'action dans le mécanisme gouvernemental, on ne trouve absolument rien ; c'est qu'en effet il n'y a rien. Le peuple ici n'est la source d'aucun droit ; directement ou indirectement, par lui-même ou par délégation, il n'a part aucune au maniement de la chose publique ; rien ne vient de lui ou de son impulsion, qu'il s'agisse de législation, de gouvernement ou d'administration.

Par-dessus la poussière humaine, à une incommensurable hauteur, est l'empereur ou, comme les Chinois l'appellent, le *houanti*, et aussi bien c'est dans l'empereur que résident tous les droits et que sont concentrés tous les pouvoirs. L'empereur est suprême juge, législateur, administrateur. Seul il possède le sol. Il est en outre *pontifex maximus*, médiateur entre le ciel et la terre, aussi l'appelle-t-on fils du Ciel.

Auprès de l'empereur sont des conseils en assez grand nombre, avec des attributions et des fonctions diverses, mais ayant tous ceci en

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

commun, qu'ils sont exclusivement composés d'hommes choisis et nommés par l'empereur, et que personne n'y entre ayant en lui-même, ou comme mandataire de qui ^{p.129} que ce soit, un droit propre à y entrer. Puis vient, à tous les degrés de l'échelle et dans toutes les parties du pays, la multitude des mandarins. Il y a le vice-roi, qui a une délégation de pouvoirs des plus complètes, s'étendant généralement à deux provinces ; au-dessous, le gouverneur même de la province ; au-dessous de celui-ci, le *taoutaï*, qui administre une circonscription composée de plusieurs *fou* ; au-dessous du *taoutaï*, le *chi-fou*, qui administre le *fou* ou circonscription formée de plusieurs *hien* ; au-dessous du *chi-fou*, le *chi-hien*, qui administre le *hien*, c'est-à-dire la plus petite des circonscriptions territoriales ; et enfin le *chi-hien* a sous ses ordres toute une série d'officiers inférieurs, policiers, recors, scribes, collecteurs d'impôt.

Toute l'action politique, administrative et judiciaire est dans les mains des mandarins, qui n'ont d'ordre à recevoir que de l'empereur et de compte à rendre qu'à lui. La population chinoise est ainsi tenue emprisonnée dans les mailles d'un immense filet administratif sous les pieds de l'empereur et dans les mains des mandarins, et, en face de ces puissances, elle n'a d'autre rôle que celui de tout ^{p.130} accepter, et d'autre sort que celui de tout subir.

L'empire chinois est donc une de ces formes politiques où l'absolutisme le plus complet s'exerce dans une société démocratique, et, quand on l'étudie, on ne peut s'empêcher de reconnaître combien est grande cette vérité, si bien mise en lumière par Tocqueville, que la liberté et l'activité politiques sont plus nécessaires avec l'état social démocratique qu'avec tout autre. Quel est en effet le spectacle que présente la Chine ? Celui d'une population inerte, subissant passivement son gouvernement et son administration sans leur prêter aide ou concours. Chaque homme reste enfermé à perpétuité dans la sphère des intérêts domestiques. Tout ce qui, dans les pays libres, rattache l'individu à ses semblables et à la patrie, manque absolument,

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

et comme conséquence, tout ce qui s'appelle patriotisme, sentiment de l'honneur, vertus publiques, manque également.

Si la masse gouvernée despotiquement a les vices des populations tenues en servitude, ceux qui la gouvernent ont de leur côté les vices qu'engendre la possession d'un pouvoir sans contrôle. À tous les degrés de l'échelle administrative on trouve en ^{p.131} Chine la corruption et l'esprit de rapine. Comme règle, point de mobile élevé, nul souci du bien général ou de l'intérêt de l'État, mais la préoccupation de faire fortune et de s'agrandir personnellement, et, pour arriver à cette double fin, le recours à tous les moyens. Or, comme de la base au sommet l'échelle administrative est remplie de gens ayant le même esprit et les mêmes appétits, et ne subissant d'autre contrôle que celui qu'il leur plaît d'exercer les uns sur les autres, on comprend que le corps des gouvernants soit en son entier rapace et corrompu. Aussi les fruits que porte cette centralisation administrative chinoise sont-ils bien connus : une atonie générale du corps politique, un affaiblissement complet de la machine gouvernementale, nulle impulsion ni d'en haut ni d'en bas, l'empire sans force contre ses ennemis du dehors et du dedans, et alors l'immobilité devenant l'unique règle d'un gouvernement trop vieux pour se rajeunir et trop faible pour se transformer.

Être immobile au dedans et vis-à-vis du dehors, voilà en effet depuis des siècles en quoi se résument tous les efforts de la Chine, et en cela la Chine a réussi, si bien réussi qu'on peut dire que ^{p.132} l'immobilité forme depuis longtemps son caractère distinctif. Mise en contraste avec le rapide mouvement de transformation de l'Europe, cette immobilité a paru un fait si extraordinaire qu'on a presque fini par le considérer comme inexplicable. On revient cependant de cette impression, si on l'a jamais eue, à mesure qu'on essaye de pénétrer dans la connaissance de la Chine. On en arrive alors à penser que l'immobilité, loin d'être une propriété absolue de l'esprit chinois, n'est due avant tout qu'à des particularités d'organisation qui, si elles s'étaient retrouvées chez d'autres peuples, auraient bien pu y produire un résultat analogue. Partant de ce point de vue, deux faits saillants de l'organisation

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

chinoise, en dehors du mécanisme purement politique, semblent donner raison d'une manière suffisante de la fixité et de l'immobilité de la Chine : la mise à part par les examens d'une classe de lettrés dans laquelle on prend les fonctionnaires publics ; et le fond de la morale et de la philosophie, depuis longtemps régnantes, qui donne aux ancêtres vis-à-vis des enfants, c'est-à-dire aux générations passées vis-à-vis des nouvelles, une position qu'elles n'occupent nulle part ailleurs.

p.133 Et d'abord la première de ces causes. La Chine, nous l'avons vu, est une démocratie gouvernée, administrée, régie à tous les degrés par un corps de fonctionnaires indépendants de la masse populaire et soustraits à son contrôle. Ces fonctionnaires, comment les recrute-t-on ? dans quel milieu sont-ils pris ? On les recrute à l'examen, et ils sont pris parmi les lettrés. Or les lettrés parmi lesquels sont pris les fonctionnaires ne constituent pas une partie flottante de population, mêlée avec elle d'une manière indistincte, une foule faisant partie de la foule. Non, le lettré qui plus tard pourra entrer dans l'administration est lui-même d'abord trié et mis à part. À la suite de trois examens successifs au *hien*, au *fou* et à la capitale de la province, on confère un premier grade littéraire, celui de *sioutsai*. C'est là ce qui fait le véritable lettré, l'homme sorti de la foule et mis à part. Le *sioutsai* se présentera ensuite à un nouvel examen qui se tient tous les trois ans au chef-lieu de la province, pour obtenir s'il se peut un second grade, celui de *kioudjin*. C'est ce second grade qui qualifie pour devenir fonctionnaire, le gouvernement ne recrutant son personnel administratif que parmi les lettrés qui, gradués deux fois, p.134 ont atteint le degré de *kioudjin*. Il en résulte qu'en Chine il y a, travaillant pour les examens et revenant s'y présenter sans cesse, des hommes de tout âge, et on peut voir l'aïeul, le fils et le petit-fils, se rendre tous les trois comme *sioutsai* à l'examen où l'on confère le grade de *kioudjin*.

Tout le travail des intelligences d'élite est donc dirigé dans un unique et étroit canal, celui qui conduit aux examens et y fait réussir. C'est que tout est là. Le pouvoir, la fortune, les honneurs pour les plus favorisés, qui passent à la solde de l'État et deviennent mandarins, et

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

pour ceux qui, les places administratives occupées, restent à l'état de simples gradués *sioutsai* ou *kioudjin*, un haut degré de considération personnelle et d'influence morale.

Qu'on se figure maintenant qu'en Chine il n'y a point de classe correspondante à celle que forment en Europe les hommes adonnés spécialement à la connaissance des lois, qu'il n'y a non plus rien qui corresponde à l'étude de nos sciences exactes, et que par conséquent, à côté des lettrés, il n'y a point de catégorie autre à faire sous le titre de légistes ou de savants, et l'on verra le rôle immense qui appartient aux lettrés, produit de l'examen officiel. Ils ^{p.135} condensent en eux toute la vie intellectuelle, ils monopolisent la culture de l'esprit, et, même plus, eux seuls savent véritablement lire et écrire. Nous ne sommes pas ici, en effet, dans un pays d'écriture alphabétique, où un petit nombre de signes, s'arrangeant en syllabes, font de la lecture et de l'écriture des choses simplifiées ; nous sommes dans un pays qui a un système d'écriture en partie idéographique et hiéroglyphique, où chaque mot est exprimé par un caractère particulier. Apprendre à lire consiste à se graver dans la mémoire plusieurs milliers de signes différents, équivalents chacun d'un mot différent, et écrire est l'opération de tracer tous ces signes à main levée dans leur infinie variété. Apprendre à lire et à écrire est ici une chose dont on ne voit jamais la fin ; car, si l'on passe d'un livre à un autre ou d'un genre d'étude à un autre, on se trouve sans cesse en face de caractères nouveaux qu'il faut apprendre à connaître. Il en résulte qu'en dehors des hommes qui font de l'étude des lettres la grande affaire de la vie et qui se destinent aux examens, il n'y a point de culture littéraire sérieuse possible. La séparation qui existe ici entre les lettrés et ceux qui ne le sont pas est, de par la force des choses, ^{p.136} plus grande qu'ailleurs, et le prestige des premiers s'en trouve accru d'autant.

Il faut en outre se rendre bien compte du genre d'étude suivi par les lettrés. Les lettrés chinois donnent pour assise à leurs connaissances l'étude assidue des classiques. Les livres classiques, qui ont pour eux l'autorité la plus haute qu'il soit possible d'acquérir, se divisent en deux

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

parts : dans l'une, sont les cinq *King* ou cinq Classiques proprement dits ; dans l'autre les quatre *Shou* ou quatre Livres. Les cinq King sont : le *Yih* ou livre des changements, composé par Ouan-Ouang 1.150 ans avant Jésus-Christ ; le *Shou* ou livre des documents historiques, dans lequel se trouve l'histoire de la Chine, de 2.350 à 770 ans avant Jésus-Christ ; le *Shi* ou livre des poésies, une des plus anciennes collections d'odes connues ; le *Liki* ou recueil des rites, écrit par Chan-King sous l'inspiration des idées de Confucius, et le *Tchoun-Tsiou* ou le printemps et l'automne, chroniques historiques attribuées à Confucius et contenant l'histoire de la Chine, de 743 à environ 480 ans avant Jésus-Christ. Les quatre *Shou* sont l'œuvre de quatre philosophes : le premier est rempli des conversations de Confucius ; le second est généralement p.137 attribué à Tsang-Sin, un de ses disciples ; le troisième est attribué à son petit-fils, et enfin le quatrième contient les ouvrages de Mencius. Ainsi toute cette littérature remonte à une époque antérieure à l'ère chrétienne, et Confucius, qui vivait de 551 à 478 avant Jésus-Christ, en est l'inspirateur par excellence.

Quand l'aspirant aux grades littéraires se croit suffisamment préparé par la fréquentation des classiques, il se présente aux examens et il est mis, en même temps que chacun de ses compétiteurs, dans une petite cellule. Là il reçoit, pour sujet de composition, des fragments de texte tirés des cinq Classiques ou des quatre Livres, sur lesquels il doit produire des commentaires ou amplifications d'une longueur minimum fixée, l'un des essais devant être écrit en vers. Voilà le fond de ce qu'on lui demande. Seul le lettré qui passe l'examen pour le grade de *kioudjin* est appelé, le dernier jour, à composer sur des sujets se rapportant à l'histoire, à la législation et à la géographie de la Chine.

Quand on passe en revue l'ordre de choses que nous venons d'exposer, on commence à s'expliquer l'immobilité de la Chine. On ne voit pas en effet p.138 d'où pourrait naître ici l'esprit de changement et par où des idées nouvelles pourraient s'infiltrer. La grande masse de la nation est tenue en dehors de l'étude sérieuse des lettres ; ceux qui s'y consacrent sont une minorité triée, mise à part et d'essence

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

absolument conservatrice, puisqu'elle est placée dans une position privilégiée et qu'elle a le monopole des honneurs et des emplois ; en outre, cette minorité reste étrangère à toute éducation scientifique, au point de vue des connaissances positives, elle demeure dans un état d'enfance intellectuelle absolue, sa culture d'esprit est exclusivement littéraire, et elle s'est claquemurée dans une littérature primitive, composée de livres qui ont plus de deux mille ans. On peut bien penser qu'il n'y a point de peuple qui, ayant été conduit à une pareille organisation, ne restât condamné, comme la Chine, à ressasser perpétuellement les mêmes idées.

Voyons maintenant comment le degré de révérence, qui existe en Chine envers les générations passées, achève de tenir la société chinoise immobile sur elle-même.

C'est la philosophie de Confucius qui inspire les livres classiques objet de l'étude des lettrés. ^{p.139} Confucius, en Chine, est le maître par excellence ; son autorité, depuis plus de deux mille ans qu'elle s'exerce, non seulement n'a jamais été contestée, mais elle n'a même jamais cessé d'aller en grandissant. Qu'une philosophie reste ainsi maîtresse de l'intelligence d'un peuple pendant un tel laps de temps, marque assez que pour ce peuple c'est ce qui vient du passé qui est le meilleur ; mais on se convainc qu'il en est absolument ainsi quand on voit que Confucius n'a lui-même acquis son autorité qu'en se donnant comme l'interprète de l'esprit des anciens sages, ses devanciers. Dans les préceptes de la morale et de la philosophie de Confucius, les Chinois considèrent donc qu'ils vénèrent, comme le dépôt de la suprême sagesse, quelque chose qui ne date point seulement de Confucius, mais qui par delà lui découle des commencements mêmes de la Chine. Aussi, comme on peut aisément le supposer, l'idée de progrès est-elle une idée qui n'existe pas plus dans l'esprit des Chinois que le mot dans leur langage. Bien faire pour eux n'est pas chercher à faire mieux, transformer, essayer du nouveau ; bien faire est conserver, tenir en état, demeurer dans la voie des ancêtres.

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

p.140 Après tout, si ce n'étaient là que des idées théoriques renfermées dans les livres, on pourrait penser que la société avec ses besoins de chaque jour trouverait moyen de se développer sans en tenir compte ; mais loin de là, la théorie dans ce cas-ci gouverne absolument les faits, car la constitution particulière qu'a prise la famille est en concordance avec elle, et toute la pratique de la vie en a reçu ainsi comme son diapason.

Le Chinois qui pense en théorie que la sagesse est dans le passé, en pratique est dans un état de servitude morale complète vis-à-vis de ses ancêtres. Le Chinois rend un culte religieux à ses ancêtres. La chapelle des ancêtres se trouve dans la maison de presque tous les membres de la famille, mais, dans tous les cas, toujours dans celle du fils aîné. Au sein des familles riches, c'est un bâtiment séparé ; chez les autres, une chambre à part, ou même, chez les plus pauvres, une simple niche ou étagère. Dans cette chapelle sont exposées les tablettes devant lesquelles se font les exercices du culte. Sur ces tablettes se trouvent gravés le nom de l'ancêtre et sa qualité avec la date de sa naissance et celle de sa mort. On brûle tous les jours devant elles de l'encens et des p.141 papiers en faisant un acte d'hommage, le tout forme une sorte de prière de famille. À certaines grandes occasions pour les familles, les tablettes sont honorées d'une manière particulière, et tous les ans, au commencement d'avril, il y a une grande fête en l'honneur des ancêtres, à laquelle prend part toute la population.

Le culte des ancêtres a donné lieu à des controverses théologiques célèbres. Les jésuites, à leur arrivée en Chine, avaient cru devoir le permettre à leurs convertis comme une chose innocente. Sur les réclamations des dominicains, qui vinrent après eux et qui prétendirent au contraire y voir un acte de véritable idolâtrie, la cour de Rome fut appelée à décider. Elle décida contre les jésuites. Au point de vue théologique, je ne saurais que dire ; mais si je juge au point de vue social, les conséquences de pareilles pratiques ne me paraissent nullement douteuses. Si, pour le vivant, l'ancêtre devient un être devant lequel il faille quand même plier le genou, si l'ancêtre est en

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

quelque sorte divinisé et si la mémoire ne l'évoque plus que pour en faire en tout le modèle, il me semble que les générations vivantes se trouvent forcément asservies aux ^{p.142} générations écoulées, et qu'elles ne peuvent alors manquer de les suivre et de les imiter en tout, sans chercher à dévier de la voie qu'elles ont tracée. Et aussi bien en Chine est-ce absolument ce qui a lieu.

@

X

PÉKIN

@

Le degré de civilisation des Chinois. — Conception rudimentaire en politique et pour l'organisation de la famille. — État d'infériorité de la femme. — Différence dans l'intelligence européenne et l'intelligence chinoise. — Les Chinois manquent d'imagination. — Leurs inventions surtout de l'ordre matériel.

Mai 1872

p.143 La société et la civilisation chinoises, depuis le temps où elles nous ont été révélées, ont joui auprès de nous d'un grand prestige qu'elles conservent encore en partie. Les anciens voyageurs, les missionnaires jésuites ont fait de la Chine des tableaux qui avaient tellement frappé l'imagination que leur impression a persisté. Les voyageurs et les missionnaires sont assez naturellement portés à l'exagération ; pour la Chine, leurs récits étant acceptés sans contrôle, pendant longtemps on a vu en Europe les philosophes et les politiques dissenter sur une Chine de convention, embellie à plaisir.

p.144 Cependant, de nos jours, la Chine a fini par être connue, les barrières qui nous en séparaient sont tombées. Sa langue, ses mœurs, ses institutions nous ont été expliquées dans tous leurs détails.

Étudiée sur les lieux, à l'aide des documents aujourd'hui amassés, la civilisation chinoise prend un tout autre aspect que celui qu'elle conserve de loin, le prestige s'évanouit, cette sorte de grandeur que tant de gens se sont plu à lui trouver ne se découvre nulle part. On se demande à quelle échelle les premiers Européens qui ont parlé de la Chine mesuraient la civilisation et la valeur des peuples pour avoir tracé les tableaux que nous avons d'eux. Il semble que, pour la Chine, le temps qu'elle a duré, l'espace qu'elle couvre sur le globe, le nombre de ses habitants soient des choses qui aient ébloui et qui aient suffi par elles-mêmes pour lui attirer l'estime et l'admiration ; mais si, dédaignant les éléments de ce genre, on prend pour point de départ du jugement à

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

porter l'esprit des lois et des institutions, on sera conduit à de tout autres sentiments. La civilisation chinoise n'apparaîtra plus alors que comme une civilisation qui a vieilli sans atteindre de très grands développements. Quel que soit le laps de ^{p.145} temps qui sépare la Chine de ses commencements, on n'y retrouve pas moins, à peine modifiés, certains traits propres à l'enfance de tous les peuples, qui ailleurs sont devenus méconnaissables ou ont disparu sous des perfectionnements successifs. En parlant ainsi, ce ne sont point seulement les États modernes auxquels je prétends comparer la Chine ; on peut, remonter dans l'antiquité jusqu'à la Grèce et Rome, et voir ces nations franchir, à partir de leur point de départ, des étapes de civilisation que la Chine arrivée jusqu'à nos jours n'a jamais pu atteindre.

Par exemple, en politique, les Chinois n'ont jamais conçu d'autre théorie du gouvernement que la théorie paternelle. La nature et le rôle de l'autorité sont pour eux identiques dans la famille et dans l'État. De même que dans la famille il y a un père investi par un fait de nature d'une autorité supérieure, de même dans l'État il doit y avoir un père, un maître exerçant spontanément un pouvoir antérieur à toute délégation et supérieur à tout contrôle ; c'est-à-dire que la théorie primitive du gouvernement paternel n'a jamais cédé la place en Chine à des conceptions politiques d'un ordre plus ^{p.146} développé, comme cela s'est vu chez tant de peuples dès l'antiquité.

Le souverain qui règne sur la Chine est donc aujourd'hui dans le monde seul de son espèce. Le titre d'empereur sous lequel il est connu en Europe, mot à racine latine improprement appliqué, ne correspond à aucune des conceptions que les Chinois se font de lui. Le souverain de la Chine est appelé par ses sujets *houanti*, et le *houanti* n'a point d'égal dans nos civilisations de date moderne ; il n'a pour équivalent que les monarques de l'ancienne Assyrie et de l'ancienne Perse. Comme pour eux, tous les hommes indistinctement ne sont, pour lui, que la boue d'un même limon ; comme eux il est au lieu et place du ciel sur la terre, la source de tout droit et de toute justice ; comme eux enfin il passe sa vie au fond d'un palais, invisible à ses sujets ; les Chinois se

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

prosternent encore à ses pieds dans la posture que les bas-reliefs de Ninive donnent aux Assyriens devant Sennachérib.

Si la société chinoise n'a pas su perfectionner sa théorie politique, la même chose lui est arrivée pour les conceptions qui ont trait à la famille. La plupart des anciens peuples ont rendu aux ancêtres un culte p.147 de nature religieuse. Chez les antiques populations latines, en particulier, on voit les ancêtres recevoir un culte fervent, à l'égal des divinités du foyer. La religion des ancêtres apparaît aussi comme une forme religieuse de la primitive humanité, et en effet, à mesure que dans le monde européen les conceptions s'agrandissent, cette religion cesse d'exister et le respect pour les morts prend une forme nouvelle. Mais non point en Chine. Si en Chine la vénération et le culte des ancêtres exercent aux origines un empire absolu sur l'esprit chinois, cet empire ils le possèdent encore aujourd'hui.

Il semble naturel que le père de famille jouisse de son vivant d'une autorité très grande, chez les peuples où il est honoré d'un culte après la mort. Aussi voyons-nous en même temps dans l'ancienne Rome et en Chine le père exercer dans la famille un pouvoir sans limites. Mais tandis qu'à Rome le progrès du droit romain vient limiter l'autorité du père sur les enfants, en Chine rien de pareil n'a lieu. Dans la Chine agrandie et vieillie, le père conserve tout droit sur ses enfants, ils sont sa chose, il peut les vendre ; tant que le père vit, le fils n'est jamais p.148 majeur, dans la famille chinoise personne n'a de droits en face du père.

Une autre pierre de touche pour juger le degré de civilisation d'un peuple est la condition de la femme dans son sein ; or en Chine cette condition est à tous égards demeurée inférieure. La femme chinoise ne prend aucune part à l'activité de la vie extérieure ; la libre communication entre les personnes des deux sexes, qui fait qu'en Europe la vie du monde, les plaisirs, les exercices du culte leur sont communs, est ici chose inconnue : les deux sexes vivent séparés, la femme reste à la maison, dans l'ombre, tenue cachée. La femme n'existe ici en face de l'homme qu'à l'état d'être soumis. La jeune fille qui devient épouse passe de sa famille dans celle du mari sans que sa

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

volonté ait à intervenir, elle est cédée ou vendue par le père au mari, sans droit à être consultée, sans recours aucun. Mariée, si comme épouse légitime elle ne peut voir une seconde femme occuper dans la maison un rang absolument égal au sien, elle n'a cependant point conquis le droit d'être l'unique compagne du mari, qui pourra prendre, ouvertement et à son choix, une ou plusieurs concubines s'il est de condition commune, p.149 et un nombre infini s'il est le souverain. Ajoutez enfin que, parmi toutes les marques de servitude infligées en tant de lieux à la femme, il n'en est point qui dépassent en horreur celle qu'elle subit, en Chine par la déformation des pieds. La femme chinoise avec ses petits pieds est un être mutilé et rendu infirme pour donner satisfaction aux goûts de l'homme ou aider à ses plaisirs.

Si maintenant, nous plaçant sur le terrain de la littérature, nous cherchions à vérifier l'opinion que nous nous sommes formée de la Chine en étudiant ses institutions, nous verrions que l'esprit chinois n'a guère dépassé les premières étapes de la grande culture intellectuelle, et que les assises sur lesquelles reposent les conceptions philosophiques, politiques et scientifiques d'un ordre élevé n'ont même jamais été posées par lui. Mais alors naît un problème plus étendu. Il ne s'agit plus seulement de mesurer le degré de développement atteint par l'intelligence chinoise, mais de reconnaître quelle est en soi sa valeur même. Le Chinois a-t-il les mêmes facultés que l'Européen ? L'homme de race jaune a-t-il la même nature d'esprit que l'homme de race blanche, ou bien diffère-t-il de lui profondément ?

p.150 Pour répondre à cette question nous rechercherons, par comparaison avec les œuvres de notre race, s'il s'accuse des différences dans celles de l'intelligence chinoise et, s'il en est ainsi, de quelle nature elles sont. Or à première vue des différences apparaissent profondes. C'est ainsi qu'on ne trouve rien aux origines de la Chine qui corresponde aux hymnes védiques, aux grandes épopées de l'Inde, ou au cycle des poèmes épiques de la Grèce. Mais la poésie primitive n'est pas seule à manquer à la Chine, celle de nature réfléchie des temps postérieurs lui fait également défaut. On peut donc dire que sinon les productions

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

écrites en vers, du moins la grande poésie, manifestation d'une imagination débordante et d'une intelligence ailée, lui est restée inconnue.

Dans le domaine de l'art, la grande invention manque également. L'art chinois a toujours été réaliste. On ne voit point que l'artiste ait ici la puissance de transformer les impressions et les images perçues, pour leur donner une forme supérieure, création de son propre génie.

Dans une autre sphère, où il semble que les facultés de l'imagination aient particulièrement à ^{p.151} intervenir, dans celle de la religion et de la métaphysique, on ne trouve que créations embryonnaires ou qu'avortements. Déjà nous avons vu que la Chine en est restée avec le culte des ancêtres à une forme religieuse tout à fait rudimentaire. La Chine n'a pas produit de religion. Le bouddhisme lui est venu de l'Inde. Elle n'a pas non plus produit de métaphysique. Que si l'on veut absolument trouver des créations métaphysiques en Chine, les œuvres de Lao-Tseu seront données comme telles ; or la comparaison qu'on en fera avec les œuvres métaphysiques de l'Inde et de la Grèce ancienne accusera tout de suite l'infériorité chinoise sur ce terrain.

On peut donc se croire autorisé à conclure que le Chinois manque en partie de ce qu'on désigne par le mot imagination. C'est par ce côté surtout qu'il apparaît inférieur à l'Européen et qu'en face de lui il offre une lacune. S'il en est ainsi, on ne saurait admettre que la puissance de l'intelligence et l'étendue de la pensée soient égales chez le Chinois et chez l'Européen. On a dit que le génie est un composé de jugement et d'imagination, et on ne conçoit pas en effet que l'on puisse mettre au premier rang des intelligences celles qui sont dépourvues des ^{p.152} côtés correspondant à l'idéalisation et à la passion. Partant de ce point de vue, nous comprendrons pourquoi la Chine est sur tant de points demeurée inférieure ou en arrière ; nous nous expliquerons comment elle a pu rester sans poésie, sans religion, sans idéal ; comment elle est le pays du terre à terre, n'ayant jamais connu l'enthousiasme, et pour le bien comme pour le mal resté étranger aux grandes impulsions, car ce sont là les vrais traits de la Chine. L'humanité en Chine ressemble à

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

ces fleurs qui manquent de parfum et qui de ce fait sont incomplètes. La Chine manque comme de parfum, elle est sans charme et n'exerce que peu d'attrait.

La grandeur de la Chine a donc été dans ses créations de l'ordre matériel. Quoique aujourd'hui la Chine tombe en ruines de toutes parts et que, par comparaison avec les États de l'Europe, elle soit dans un état de pauvreté et d'impuissance absolue, on n'en doit pas moins penser qu'à l'époque de sa force elle ne dût présenter le spectacle d'une véritable prospérité matérielle. Ses routes, ses canaux, ses grandes villes murées n'avaient peut-être rien de comparable dans l'Europe du moyen âge. La boussole, la poudre à canon, ^{p.153} l'imprimerie, la soie, la porcelaine, le thé sont des choses que nous n'avons inventées qu'après elle, ou que nous n'avons eues qu'en les lui prenant. Mais en dehors de la sphère des productions matérielles, il est impossible de découvrir à la Chine de véritable grandeur, et si dans ces derniers siècles l'Europe s'est approprié certaines de ses inventions, dans l'ordre moral, à aucun moment, elle n'a trouvé à lui emprunter soit une idée, soit un exemple.

@

XI

CANTON

@

Impression que produit Canton. — Les Chinois travailleurs infatigables. — Costume simplifié des Cantonnaires. — Multitude des bateaux. — Macao et Hong-Kong. — Les rapports entre les Européens et les Chinois.

Juin 1872

p.154 Canton est sous les tropiques, et la vie chinoise y prend l'aspect que comporte le climat. Canton produit, à qui vient du nord de la Chine, une impression analogue à celle qu'on ressent en Europe en voyant Naples ; la vie est plus bruyante que dans le nord et se passe presque tout entière en plein air ; tout est d'un coloris plus vif, plus éclatant. À Canton, les rues sont plus étroites que dans les villes que nous connaissons déjà, les boutiques plus ouvertes, les enseignes plus bariolées, les gens sont plus gais, plus vifs, plus alertes, mais autrement Canton ressemble aux autres villes de la Chine et les p.155 Chinois qui l'habitent sont les mêmes qui peuplent toute la Chine.

Canton est une ruche en travail où se fabriquent et se vendent tous les objets connus de la Chine. Les métiers et les genres de commerce y sont rangés par quartiers et par rues, comme dans les villes du moyen âge européen : rue des éventailistes, des parfumeurs, des libraires, des batteurs d'or, des faiseurs de chaussures, des brodeurs, des marchands de curiosités, et ainsi de suite à l'infini. On s'explique la force d'expansion des Chinois en voyant l'activité des ouvriers de Canton. Les Chinois se montrent en tout lieu des travailleurs infatigables, et je m'imagine, avec la chaleur humide qu'il fait ici, combien pénible doit être un travail continu, à juger par l'effort qu'il me faut faire seulement pour prendre la plume et pour tracer quelques lignes sur le papier.

Il est vrai que nous commençons à être au milieu de gens qui réduisent leur costume à la plus simple expression. Un large pantalon

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

sert d'unique vêtement à la plus grande partie de la population. Les bourgeois et les hommes du peuple, allant par la rue à leurs affaires, portent par-dessus une sorte ^{p.156} de chemise flottante. Autrement les gens au repos dans la maison ou les marchands attendant le chaland n'ajoutent au pantalon que l'éventail qu'ils ont à la main pour se rafraîchir. C'est plaisir que de voir avec quelle superbe les marchands, du fond de leur boutique, étalent aux yeux leur torse nu bien nourri et leur ventre gros et gras. Le type du poussah et du magot à la panse débordante et à la face épanouie n'est point sorti du rêve ou de l'imagination ; pour le trouver, l'artiste chinois n'a eu qu'à se placer en face du premier boutiquier de Canton venu, assis l'été à son comptoir.

Canton se dédouble comme en deux parts : la ville de terre et la ville du fleuve. Les Chinois, à Canton, ont trouvé moyen de résider aussi bien sur l'eau que sur la terre ferme. Un peuple entier vit et pullule dans des bateaux de toute forme. Il y a le grand bateau à fleurs, sédentaire et immobile, qui sert de café et de restaurant et sur lequel on voit le soir de joyeux compagnons souper au son de la musique et en compagnie féminine ; puis vient le bateau de luxe de moindre dimension, pour les promenades sur le fleuve. Il y a encore les grandes jonques avec château à l'arrière, employées pour ^{p.157} les voyages dans les rivières voisines de Canton. À côté des grandes jonques, glissent les pirogues destinées aux transports maraîchers et à la pêche du fretin de rivière.

Mais de beaucoup les plus nombreux sont les vulgaires *sampangs*, à l'aide desquels on passe d'une rive à l'autre. Le mouvement entre les deux rives sur lesquelles sont bâtis Canton et son faubourg Hou-Nan est très grand et le nombre de bateaux de passage constamment en mouvement proportionnel. Ces *sampangs* tout petits, dans lesquels quatre à cinq passagers au plus peuvent s'asseoir, n'en servent pas moins de demeure à toute une famille ; c'est cette famille qui vous fait passer la rivière. Le bateau peut être indistinctement conduit par l'homme ou la femme, mais plus généralement cependant il l'est par la femme. Tantôt c'est une vieille qui godille à l'arrière pendant que les demoiselles ses filles rament sur l'avant ; tantôt c'est une jeune mère

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

ayant, attaché dans le dos, son nourrisson profondément endormi. Les opérations du ménage, qui a sa demeure dans le bateau, vont tout le temps leur train. On donne la picorée aux poulets que l'on élève, on épluche les légumes, on ^{p.158} cuit le riz pour le repas du soir. En passant et repassant la rivière, on est fort égayé par l'équipage qui vous conduit.

Canton a été longtemps le seul trait d'union qui existât entre l'Europe et la Chine. C'est dans la rivière de Canton que, pendant ces derniers siècles, les marchands européens envoyaient leurs navires ; c'est à l'embouchure de la même rivière que les Européens ont fait leurs premiers établissements et planté leurs premières colonies sur le sol chinois. Les Portugais, venus les premiers, y possèdent depuis longtemps Macao ; les Anglais s'y sont en dernier lieu établis à Hong-Kong.

Le trajet de Macao à Hong-Kong ne prend que trois heures ; mais dans ces trois heures on passe d'un type de civilisation antique et arriéré au type le plus nouveau et le plus perfectionné. À Macao, tout est tranquille et semble dormir ; c'est la petite ville de province. Le port sans profondeur, où il n'entre que des barques, les vieux forts, les pittoresques églises, les maisons badigeonnées de couleurs voyantes et ornementées à la mode des derniers siècles, rappellent ces villes du midi de l'Europe pour lesquelles les grandes ^{p.159} transformations de ce siècle n'existent point et n'existeront peut-être jamais. À Hong-Kong, au contraire, tout est jeune et nouveau, tout est bâti sur les plans les plus perfectionnés et conçu dans le sens du plus grand mouvement. L'île de Hong-Kong n'est à proprement parler qu'une montagne à pic sortant de la mer. Pour y trouver la place d'une ville, il a fallu accrocher les maisons au flanc même de la montagne, en les étageant les unes par-dessus les autres ; mais, entre la montagne de Hong-Kong et celles de la terre ferme, la mer a formé un des plus beaux ports du monde, dans lequel les navires de toutes les nations viennent jeter l'ancre. Aussi aucun genre d'obstacles n'a-t-il pu arrêter l'essor de la colonie.

Macao et Hong-Kong sont comme les deux points solides où les Européens se sont établis pour exploiter la Chine, et malheureusement

Voyage en Asie... La Chine - la Mongolie

ils l'exploitent de toutes sortes de manières. Macao est depuis des années le centre du commerce des coulies. Les horreurs qui ont marqué le voyage d'un grand nombre de navires ayant à bord des coulies, la proportion de coulies passagers qui meurent pendant les traversées, l'esclavage déguisé qui attend les ^{p.160} travailleurs chinois à la Havane et au Pérou où on les conduit, tout contribue à donner à ce commerce de grands traits de ressemblance avec l'ancienne traite des nègres. Ce trafic de chair humaine ne se fait qu'à Macao ; à Hong-Kong il est interdit. Mais si les Anglais se sont fait scrupule de prendre part à la traite des Chinois, ils ne se sont jamais fait le moindre scrupule de les empoisonner en leur apportant de l'opium, et d'aller même jusqu'à leur faire la guerre pour leur imposer le poison. Quelque triste que cela soit, on est ainsi forcé de reconnaître que les rapports qui existent ici entre Européens et Chinois ont surtout conduit à la mise en commun de leurs vices.

@